



Valéry K. Baran

POUR TE FAIRE
CRAQUER

VALÉRY K. BARAN

Pour te faire craquer

Nouvelle



Ardèche méridionale. 650 km en voiture depuis Paris, huit heures de route en comptant les détours et les mauvaises directions. Un orage digne de la saison des pluies en climat tropical et une alerte météo de niveau rouge d'après Météo-France.

Charlie jaillit à toute vitesse de sa voiture et glissa aussitôt dans la boue du chemin dans laquelle elle s'était enlisée, se reçut le déluge sur la tête, ouvrit le coffre pour saisir son sac de voyage, tenta de gravir en courant l'allée menant à la grande maison qu'elle voyait au loin et qui lui paraissait floue dans le gris du ciel qui se déversait... Le temps qu'elle se mette à l'abri du toit, elle était trempée jusqu'aux os, ses cheveux dégoulaient abondamment et sa robe légère lui collait à la peau. Là, elle observa les deux autres bâtiments constituant la propriété qu'elle avait rejointe. Enfoncés dans les collines de verdure glissant vers la rivière coulant plus bas, ils avaient été partiellement envahis par la végétation. Elle fouilla vivement dans son sac, puis se battit avec la serrure.

Une fois la porte ouverte, elle sentit son ventre se contracter tant la maison lui parut étrangère.

Ça faisait tellement longtemps qu'elle n'était pas revenue ici. Quinze ans. Une éternité. Quasi la moitié de sa vie. Le temps de s'accommoder au minuscule appartement de la banlieue parisienne où sa mère l'avait emmenée, d'attendre que son père daigne la prendre pour les vacances — ce qui ne s'était plus jamais renouvelé passé les quatre premières années — ? de s'habituer au ciel gris et à la pollution, d'oublier d'où elle venait, d'aller au collège puis au lycée, de fumer ses premières cigarettes puis ses premiers joints, de coucher avec Lucas, puis Eric, puis Olivier, puis, bon sang, elle avait oublié le nom de tous les autres... De faire du théâtre, puis de tout plaquer pour parcourir la France et puis l'Europe, de se retrouver en garde à vue après une rave sur le plateau du Larzac, de revenir à Paris pour rentrer sur le tard aux Beaux-Arts, de mettre des fleurs dans ses cheveux comme ses parents dans leur jeunesse, de fumer d'autres joints, de coucher avec d'autres garçons, d'apprendre la nouvelle du décès de son père et de se rendre compte qu'on lui parlait de quelqu'un qu'elle ne connaissait plus... De regarder avec morosité le document l'informant de son héritage. De rester à Paris. De ne pas bouger. De laisser les mois et les années se déliter.

Et puis, un jour, sa mère lui avait tendu une vieille photo qu'elle avait retrouvée au fond d'un tiroir et Charlie était restée complètement bloquée en se découvrant, gamine, dans l'un de ces maillots de bain trop petits qui se faisaient à l'époque, au premier plan d'une maison qu'elle avait fini par chasser de son esprit. Elle n'y avait rien reconnu : ni les lieux, qui lui avaient paru bizarres, ni la petite fille devant ses yeux dans laquelle elle avait été incapable de se projeter. Les jours suivants, elle l'avait ressortie, s'attardant sur ses détails sans pour autant parvenir à se souvenir ne serait-ce que des

circonstances dans lesquelles elle avait été prise... Puis, l'adresse et les clés de la résidence paternelle à la main, elle s'était soudain décidée à y retourner.

Une fois à l'intérieur de la maison, elle ouvrit son sac pour prendre une serviette avec laquelle elle s'épongea les cheveux, puis passa des vêtements secs et chercha de quoi se préparer une boisson chaude. Quasiment tous les produits étaient périmés, mais elle trouva néanmoins une boîte de thé. Par réflexe, elle vérifia s'il était bio. Elle se sentit stupide.

Sa tasse à la main, elle observa le paysage à la fenêtre. Le ciel était si noir que la nuit semblait imminente et les feuilles des figuiers déversaient des torrents d'eau. En voyant une silhouette se détacher en contrebas, au bord de la rivière, elle eut un pincement à la poitrine. Une canne à pêche à l'épaule, un garçon qui devait avoir à peu près son âge se dressait torse nu malgré la puissance de l'orage. Elle l'observa, hésitant à crier pour lui proposer de s'abriter mais n'en fit rien. Lorsqu'il disparut de sa vue, elle resta de longues secondes encore à essayer de distinguer son ombre, troublée. Puis elle alla s'asseoir au milieu du canapé, seule dans cette grande maison qu'elle n'avait pas vue depuis quinze ans, au milieu de cet immense terrain et dans cette région lointaine. Elle renversa la tête sur le canapé.

En repensant au type qui était passé au bord de la rivière, elle songea seulement qu'elle avait envie de sexe.

Le lendemain, Charlie fut réveillée par le soleil filtrant à travers les persiennes. Son premier geste fut d'ouvrir toutes les fenêtres, à l'étage comme au rez-de-chaussée. Elle se bagarra ensuite pour déverrouiller les portes des deux autres bâtiments. Elle les trouva pleins de poussière, encombrés d'objets insolites et de matériel agricole. Puis elle se servit un thé et sortit sur la terrasse. La terre sous ses pieds était encore meuble mais avait presque fini de drainer l'eau qui était tombée la veille. Elle recula et considéra la maison.

De l'extérieur, elle la reconnaissait tout de même : de plain-pied, avec des murs de galets grisés qui avaient dû accueillir des couleurs pastel à une autre époque, et des tuiles rouges devenues sombres avec les années, bien installée sur sa petite colline qui surplombait d'un côté le long chemin de terre qui y menait et de l'autre la rivière. Elle se retourna pour considérer cette dernière : elle coulait toujours en gros remous boueux, devant la falaise de calcaire la surplombant. Elle but une gorgée, savourant la vue de l'Ardèche que l'on voyait charrier une série de bois flotté, et repensa au garçon de la veille. Où pouvait-il bien être désormais ?

La nature semblait proche d'envahir la maison. A cause du manque d'entretien, les herbes avaient poussé si haut que certaines parties du jardin étaient presque impraticables. Elle chercha du regard l'endroit où avait pu être prise la photo que lui avait donnée sa mère : de bien plus loin, du côté de la rivière. Elle recula longuement, chercha l'angle, la bonne distance, superposa sur la vision contemporaine les couleurs affadies du cliché qu'elle avait tenu dans ses mains... Et alors, elle se trouvait où, la petite fille qu'elle avait un jour été ? Pas en elle, en tout cas. Elle avait l'impression de s'être perdue en chemin. Et son père, où avait-il pu être en prenant cette photo ? Elle se retourna et détailla longuement les pierres plates qui menaient à la rivière. Aucun souvenir ne lui revint. Aucune image de l'homme auquel elle n'avait jamais pardonné de l'avoir abandonnée.

Aussi loin qu'elle se souvienne, ils n'avaient jamais été proches : ils avaient habité dans une communauté, et la maison avait accueilli tant de foyers qu'elle avait finalement plus vécu avec les autres enfants qu'avec ses parents. Tout était partagé. Elle se remémora les jeux qu'ils faisaient ensemble, les moments consacrés à la culture des légumes, les lapins dans les clapiers et, parfois, les

longs débats des adultes autour de sujets de société tandis qu'ils fumaient de l'herbe. Et puis son père n'avait rien trouvé de mieux à faire que de tomber amoureux d'une autre femme de leur groupe, qui avait trois enfants. Alors, bien sûr, sa mère avait préféré se barrer. Avec les années, la communauté avait fini par capoter et seul son père était resté, étant celui qui possédait les lieux ; même sa copine s'était cassée avec ses gosses, mais ça, Charlie ne l'avait appris qu'après sa mort. Il ne l'avait pas recontactée pour autant.

Dans un geste réflexe, elle alluma son téléphone et constata qu'il n'y avait pas de réseau : rien qui ne la dérange toutefois. Pour la rassurer, elle envoya un SMS à sa mère, au cas où celui-ci passe plus aisément, et contempla le rouge vif écaillé de ses ongles de main et de pied. Elle devait être misérable avec sa coupe courte en vrac et le mascara de la veille coulé sous ses paupières. Enfin, elle se décida à aller voir ce que donnait sa voiture.

Lorsqu'elle l'aperçut, elle se passa une main nerveuse dans les cheveux, catastrophée. Mais qu'est-ce qu'elle allait pouvoir en faire ! Non seulement la voiture était embourbée, mais elle gênait le passage menant à la ferme voisine : celui d'une vieille dame chez qui elle se souvenait aller acheter des œufs, gamine. Elle ne risquait pas de la déplacer seule. Elle en fit le tour en considérant la place restant sur le chemin : un véhicule pouvait tout de même passer. Après un temps d'hésitation, elle ouvrit le coffre pour récupérer les courses faites en venant, ainsi que son deuxième sac de voyage, et décida de laisser le problème « voiture » en plan pour le moment : elle avait d'autres soucis à régler. Elle respira profondément en gravissant le chemin, son sac en bandoulière et deux gros cabas à la main, puis posa le tout sur le plan de travail de la cuisine. Elle ouvrit le placard de la chambre pour ranger ses vêtements, mais elle tomba sur des objets de cette autre famille pour qui l'avait laissée son père et elle le referma, les mains tremblantes. Elle en ouvrit alors un autre mais, pareil, se retrouva nez à nez avec des jeux d'enfants qu'elle savait ne lui avoir jamais été destinés et se raidit nerveusement. Alors, elle se mit en tête de faire du rangement, d'abord, puis du ménage. La poussière avait tout recouvert, l'humidité tout abîmé... Puis elle tomba sur les photos de cette autre famille que lui avait préférée son père et en fut si blessée qu'elle cessa de tout ranger ; elle jeta. Elle ôta de sa vue tout ce qu'elle ne reconnaissait pas, tout ce qui représentait une vie dont elle avait été exclue, tout ce qui était resté dans les placards, tous les éléments attestant qu'elle avait été oubliée de cette maison, que d'autres y avaient vécu, tous ceux lui rappelant que son enfance avait été balayée au profit d'une autre famille que, probablement, son père avait aimée plus que la sienne... Elle tira, décrocha, balança ce qu'elle put depuis les fenêtres du premier étage, vida les contenus des tiroirs, puis crisa pour de bon et jeta les tiroirs eux-mêmes, et s'agita jusqu'à ce qu'elle se retrouve à bout de souffle et que son coup de nerf s'étiolerait dans la vision des déchets entassés devant la maison...

Alors, elle s'assit sur le perron et ouvrit une bière en regardant la pluie se remettre à tomber, ruinant et lavant ce qui se trouvait devant ses yeux.

Lorsque le ciel commença à se dégager, elle était en train de jeter les restes de son sandwich aux canards et sursauta en entendant un klaxon. Il venait du bout du chemin. Affolée, elle sauta dans ses sandales sans les attacher et descendit à toute vitesse. Elle entendit rapidement des éclats de voix, puis elle aperçut, plus bas, un camion bloqué derrière sa voiture et un groupe de gens qui y étaient attroupés : une vieille femme et deux hommes d'une trentaine d'années. En arrivant, elle manqua à ce point de se casser la figure en dérapant dans ses sandales que seule la manière dont l'un des hommes la retint alors par le bras l'empêcha de s'encastrier dans la petite vieille. Horrifiée, elle leva les yeux

sur celui qui l'avait empêchée de commettre une catastrophe et se perdit brusquement dans son regard. La dame attira son attention :

— Mademoiselle ?

Charlie se tourna vers elle, essoufflée. Celle-ci leva les mains dans une expression de surprise.

— Mais vous êtes... Mais. Oh ! La petite Paris !

— Oui, confirma-t-elle en forçant un sourire. Charlistiane.

Le prénom farfêlé dont ses parents n'avaient rien trouvé de mieux que l'affubler.

— Mais vous... ? interrogea-t-elle, curieuse de savoir comment la vieille dame avait pu la reconnaître, bien qu'elle l'ait vue descendre de la maison.

— Mme Sabatier, se présenta-t-elle. Tu ne te souviens pas de moi, sûrement.

— Euh... si, en fait.

La petite vieille qui vendait des œufs. Son visage ne faisait écho qu'à des images confuses, mais son nom ne la trompait pas. Mais c'était tellement loin dans sa mémoire, désormais...

— C'était il y a si longtemps. Ton père me parlait souvent de toi, poursuivit la grand-mère, avant de se répandre en lamentations : Oh ma petite, ma petite...

Charlie serra nerveusement les mains l'une contre l'autre, mal à l'aise.

— Il y a tellement de temps que personne n'est venu dans cette maison, ajouta Mme Sabatier. Je pensais que toi ou ta mère viendrait mais...

Trois ans, oui. Trois ans qu'elle avait hérité et, si sa mère avait décrété dès le début qu'elle n'allait pas remettre les pieds ici, Charlie l'avait imitée dans le mode autruche : la tête dans le trou et les fesses bien en l'air. Tout pour éviter de songer à sa rancœur de gamine mal aimée, quoi.

— Excusez-moi, la coupa-t-elle nerveusement. Je...

Elle ne voyait pas comment s'expliquer. Elle avoua :

— Je suis venue sur un coup de tête. J'ai résilié le bail de mon appartement, j'ai planté la fac et je suis descendue comme ça. J'ai... J'ai deux sacs de voyage avec mes seules affaires qui comptent et...

Elle s'arrêta, consciente du trouble que sa confiance massive suscitait. Même les deux hommes s'étaient retournés pour la regarder. La spontanéité avec laquelle elle avait tendance à se confier pouvait décontenancer, elle le savait. De plus, elle devait offrir une pauvre image, avec son mascara encore sous ses yeux.

— Et tu as quel âge, maintenant ? la relança la voisine avec bienveillance.

— Vingt-sept.

— Oh ! Et tu es toujours à la faculté ?

— Euh... Oui...

Ce n'était pas comme si elle avait toujours su ce qu'elle voulait faire, en même temps... Et elle avait passé plus d'années à boulinguer qu'à autre chose, en vérité. Les Beaux-Arts avaient au moins eu le mérite de la faire côtoyer des gens aussi timbrés qu'elle.

Elle se tourna vers les deux hommes dont l'un devait être le conducteur du camion.

— J'ai dû abandonner ma voiture avant-hier, à cause de la pluie. Je vais essayer de la dégager.

Ce disant, elle baissa les yeux sur ses roues embourbées et se mordit la lèvre. L'un des hommes intervint.

— Je crois que vous allez avoir besoin d'aide.

Charlie le détailla. Il s'agissait du plus âgé des deux et son sourire était charmant. C'est à ce moment-là qu'elle remarqua qu'ils avaient un air de famille marqué.

— Tu te souviens de Raphaël et de Romain ? intervint Mme Sabatier.

— Euh...

Pas le moins du monde. Elle les dévisagea plus attentivement.

— Laisse, mamie, les coupa le plus jeune. Et si on dégagait cette voiture, plutôt ?

Celui-ci ne souriait pas. Il avait de l'ours à la fois la mâchoire carrée et l'attitude, bien qu'elle se prenne à penser que, s'il avait eu une expression plus aimable, il aurait été bien plus craquant que son grand frère.

Ils la firent s'installer au volant et se placèrent derrière le véhicule pour pousser. Elle mit le contact et ne fit patiner que quelques secondes les roues avant que la voiture se dégage en soulevant une bonne giclée de boue.

— Oh ! mince ! gémit-elle en sortant la tête par la fenêtre. Je suis désolée, je...

— Pas grave ! cria le plus jeune avec un agacement perceptible. Continue !

Elle obtempéra, malgré toute la gaucherie dont elle fit preuve à manier son véhicule dans ce terrain inhabituel. La terre glissait et la montée était trop rude pour que la voiture ne patine pas encore un peu, ce qui fit que, non seulement ils l'aidèrent à se dégager, mais ils l'accompagnèrent jusqu'à sa maison. Charlie sentit son ventre se tordre en apercevant l'immonde tas d'objets devant l'entrée. Ce coup-ci, s'ils ne l'avaient pas encore prise pour une folle, elle n'y échapperait pas.

Elle sortit de la voiture, si mal à l'aise qu'elle aurait voulu pouvoir se cacher dans un trou, surtout lorsqu'elle constata à quel point la boue leur avait giclé dessus.

— Je peux faire quelque chose, je... Vous voulez aller vous nettoyer ?

— Non, déclara l'aîné en repartant au petit trot. Il y a la grand-mère qui attend.

— J'arrive, confirma le cadet, mais celui-ci se dirigea vers le robinet extérieur de la maison pour nettoyer brièvement ses pieds et ses jambes.

Charlie n'eut pas de mal à comprendre pourquoi : il en avait jusque dans les cheveux, pour sa part. Elle sautilla légèrement d'un pied sur l'autre, ne sachant plus où se mettre. Aucun d'eux n'avait, de plus, manifesté quoi que ce soit face à l'horreur qui s'entassait devant leurs yeux et c'était presque trop poli pour elle. Comme elle ne savait pas comment réagir, elle s'adossa à côté de lui, une jambe pliée contre le mur.

— Tu veux une serviette ? lança-t-elle.

— Non, ça ira.

Elle croisa les mains dans son dos et se mordilla de gêne la lèvre.

Elle ne savait pas comment le remercier. Elle ne savait même plus ce qu'elle espérait réellement de son retour dans cette maison, en fait. Le fantôme de son père n'était pas réapparu, pas plus que celui de la petite fille au maillot trop petit de la photo... Silencieusement, elle l'observa se nettoyer. Sa peau était mate, marquée par le soleil, et, quand il ôta son T-shirt, elle manqua de pousser un gémissement tant sa musculature l'impressionna. Elle témoignait d'une activité physique à ce point soutenue qu'elle ne pouvait qu'être professionnelle. Quel travail pouvait-il bien faire pour avoir un torse aussi ciselé ? Et était-ce lui qu'elle avait vu deux jours avant, sur le bord de la rivière ? L'image de la pluie nimbant son corps était restée gravée dans son esprit. Elle n'osa lui poser aucune des deux questions. Lorsqu'il se mouilla le visage puis la tête, elle fut véritablement captivée, surtout quand les rayons de soleil s'accrochèrent aux gouttes perdues dans ses cheveux ; elle se serait crue dans une publicité de parfum pour homme. Enfin, il posa le regard sur elle, le buste humide et quelques gouttes dégoulinant depuis les mèches de son front, et elle appuya plus nettement son dos au mur en relevant son visage. Sa robe trop légère lui semblait coller à la peau de ses cuisses.

Elle prit une petite inspiration.

— Tu veux coucher avec moi ?

C'était brutal. Elle aurait pu lui proposer d'entrer ou de boire un verre. Les gens d'ici n'étaient pas aussi directs. Les gens d'ici n'étaient même pas comme ceux qu'elle avait connus dans son enfance : à l'époque, déjà, ils faisaient figure d'originaux.

— Quoi ? grimaça-t-il avec une expression de surprise.

Son cœur battit vivement dans sa poitrine. Elle haussa les épaules.

— Ça fait un moment que je n'ai pas eu de sexe.

Elle ajouta :

— J'en ai envie.

— Avec qui ? demanda-t-il finalement d'un ton plus suspicieux qu'engageant. Le premier qui se présente devant chez toi ?

Elle ne sut que répondre. Elle n'avait rien calculé. De gêne, elle porta son pouce à ses lèvres, mordillant son vernis écaillé, et le regarda se détourner pour redescendre vers le village.

Elle avait tout gagné. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait là, elle était parvenue à passer pour une pétasse auprès du premier mec qui l'aidait, et elle ignorait même si c'était auprès de Raphaël ou de Romain qu'elle venait de se griller...

Le jour suivant, elle se leva avec la conviction qu'elle devait se reprendre en main. Elle ne pouvait pas continuer à regarder cette maison avec autant de morosité. Elle devait se battre. Après un petit déjeuner rapide, elle descendit en voiture à la ville, acheta de quoi transformer sa chambre en studio d'appoint et fila au magasin de bricolage pour acheter du matériel de peinture. Puis elle s'arrêta en bas du chemin et fonça vers la maison de Mme Sabatier.

— Charlottine ! l'accueillit aussitôt la vieille dame, debout dans son potager.

Charlie grimaça mais ne la reprit pas. Les gens écorchaient toujours son prénom. La grand-mère portait un vieux tablier à poches et son ton enjoué laissait penser que Raphaël ou Romain ne lui avait rien dit de leur entretien de la veille.

— Madame Sabatier, vous savez, vous pouvez m'appeler Charlie, hein ? On m'appelait déjà ainsi quand j'étais petite. Personne n'arrive jamais à prononcer mon prénom, de toute façon.

Elle se pencha pour considérer les embryons de courgettes qui commençaient à pousser.

— Je... J'aurais besoin d'aide pour la maison, reprit-elle en relevant les yeux sur la grand-mère. J'ai des travaux à faire, des meubles à déplacer et puis il faut la retaper, la peindre...

— Oh ! Mais c'est une nouvelle formidable ! Attends, attends, ma chérie. Je vais chercher Romain.

Charlie tressauta intérieurement. Si elle ignorait vers qui sa voisine pouvait l'orienter, elle ne s'était pas attendue à une telle réponse.

— Mais..., tenta-t-elle de se rattraper, sauf que la vieille dame était déjà partie vers la maison, ce qui fit qu'elle cria : Ne dérangez pas votre petit-fils pour ça ! Je peux faire appel à un professionnel !

Ses cris se perdirent dans l'air du jardin. Charlie sentit son ventre se contracter en remarquant que, sur le toit, était installé torse nu le garçon avec qui elle s'était grillée la veille... et, qu'avec sa malchance, sa voisine allait ramener celui-ci.

Bingo. Lorsque la grand-mère revint avec lui, Charlie ne manqua pas son visage fermé. OK : Raphaël : le plus âgé ; Romain : celui qu'elle n'attirait pas et avec qui elle avait définitivement merdé. Bien qu'elle sache qu'elle n'avait plus aucune chance de l'intéresser, elle ne put que constater que sa plastique activait décidément un nerf qui reliait en ligne directe ses yeux à son bas-ventre. Elle s'empêcha à peine de lever la main pour s'éventer.

— Romain n'a plus d'emploi, actuellement, expliqua la voisine. Il m'aide bien, mais avoir un travail, même temporaire, ne lui ferait pas de mal, hein ?

Il adressa un regard suspicieux à Charlie.

— C'est pour la maison de M. Paris ?

— Oui... J'ai besoin d'embaucher quelqu'un pour m'aider. Il faudrait...

Elle eut un rire gêné.

— Tout refaire ! poursuivit-elle. L'intérieur, le jardin, les murs...

Ce disant, elle écarta les mains pour figurer l'ampleur de la tâche.

— Mais j'ai de l'argent pour payer ! ajouta-t-elle. J'en ai même plein...

Trop. C'était comme si son père avait mis sur une assurance vie à sa destination tout l'amour qu'il ne lui avait pas offert. Elle aurait préféré l'inverse.

— C'est un gros travail. Elle a été bien abîmée par le temps, cette maison, appuya Mme Sabatier.

— Sûr, remarqua Romain. Depuis trois ans qu'elle est abandonnée...

Charlie sentit son ventre se contracter.

— J'ai fait des achats, reprit-elle. De la peinture, mais aussi des outils...

— Je dois finir de travailler au toit, la coupa Romain en repartant vers la ferme de sa grand-mère.

Mais qu'il était rustre !

— Demain ? lui lança-t-il en regardant derrière lui.

Charlie eut une seconde de silence, sciée par son attitude.

— Demain, oui...

— Alors à demain, décida-t-il, les mains dans les poches et plus grognon encore qu'il ne l'était déjà.

Puis il s'éloigna. Charlie fit la moue. En le regardant s'éloigner, elle songea qu'elle aurait bien aimé voir son sourire.

De retour à la maison, elle avisa le tas d'affaires trempées, abîmées par la pluie, qui encombrait le devant de la maison. Elle s'en voulut en songeant à tous ceux à qui ces affaires auraient pu servir. Elle se souvint de l'existence d'un camp de Manouches un peu plus loin, du côté de la nationale, à qui elle aurait mieux fait de les donner plutôt que de les laisser prendre la pluie. Après un temps d'hésitation, elle posa ses achats dans la cuisine et repartit vers la maison de Mme Sabatier. Une fois en bas du toit, elle héla Romain.

— Excuse-moi !

— Quoi ?

Il tourna le visage vers elle, les sourcils froncés.

— Pour les affaires devant chez moi, je voudrais les donner !

— Hein ?

— A un camp ! hurla-t-elle pour se faire entendre. A des gens pauvres ! A des gens qui...

Puis, comme il ne répondait pas, elle cria juste plus fort :

— On en reparlera demain !

Et elle repartit au pas de course, le cœur battant et incapable de déterminer si elle savait seulement ce qu'elle faisait. Une fois en haut du chemin, elle s'arrêta toutefois pour observer encore Romain.

Le lendemain matin, le grondement du camion escaladant le chemin l'éveilla en sursaut. Elle bondit hors du lit, sauta dans sa culotte, enfila le premier short et le premier débardeur qu'elle trouva. Elle tâcha de trouver Romain devant l'entrée de sa maison en faisant comme si elle ne venait pas tout juste de se lever.

Lorsqu'il descendit du véhicule, elle fut d'une certaine façon émerveillée de constater qu'il était encore torse nu. Dans son marasme actuel, ceci était un pur cadeau de mère nature, une oasis, un rayon de soleil dans un ciel gris. Elle laissa courir son regard sur les reliefs de son buste. Quelque chose au fond de sa tête lui disait bien qu'elle devrait, normalement, ne pas s'y attarder mais, puisqu'elle ne l'intéressait pas, de toute façon, pourquoi s'en serait-elle privée ? Elle décida même de balayer le malaise de leur première rencontre. Ils allaient passer du temps ensemble, alors autant être d'emblée naturelle et puis... il était trop craquant pour qu'elle n'ait pas envie de recommencer. Elle lui adressa une œillade espiègle.

— Tu es sûr que tu ne veux pas coucher avec moi ?

Son expression de lassitude renfermée la fit éclater de rire. Lorsqu'il rouvrit les paupières, elle enchaîna en l'attrapant par le bras avant que ses airs d'ours mal léché aient le temps de ressortir. Elle l'entraîna vers le devant de la maison en se retenant à grand-peine de tâter ses pectoraux. L'embaucher avait décidément été une merveilleuse idée.

— J'ai beaucoup de choses à débarrasser, expliqua-t-elle. Il y a des objets qui ont dû être abîmés par la pluie, mais il doit y en avoir une majorité de réutilisables et je...

Elle n'hésita qu'une seconde avant de reprendre :

— Je voudrais aussi qu'on sorte les meubles. Enfin, pas tous mais... certains.

C'était extrême, mais elle en avait besoin : de faire place nette pour repartir de zéro.

— Tu connaîtrais une association à qui les donner, ou des gens qui en auraient besoin ? reprit-elle.

— Oui, répondit laconiquement Romain.

Elle lui décocha son plus beau sourire.

— Super ! Ils sont où ?

Lorsqu'il baissa les yeux sur elle, Charlie eut un petit coup de chaud. Ce mec la mettait décidément dans tous ses états.

— On va y aller ensemble, décida-t-il enfin, toujours sur la défensive.

Charlie se surprit à être amusée par son attitude.

Tout charger à l'arrière du camion ne fut pas une mince affaire et, lorsqu'ils prirent tous deux la route, ils avaient amplement eu le temps de causer rémunération. Ce n'était pas difficile ; elle avait de l'argent à foison à dédier à ce projet ; lui en manquait. L'accord fut aisé. Le camion cahota sur le chemin de terre, puis sur la route au goudron abîmé qui menait, plus loin, à la nationale. Charlie en profita pour apprécier le paysage.

De son enfance, elle avait gardé le souvenir d'une région pure, préservée de la civilisation. L'été, elle se baignait avec les autres enfants à la rivière. A l'automne, ils ramassaient les châtaignes et les champignons. Au printemps, ils cultivaient le potager, travaillaient à la maison et couraient dans les champs. Elle observa la route bordée d'herbes sèches et de buissons qui donnaient des airs de western au paysage. Au détour de certains virages, les falaises de calcaire plongeaient et laissaient apercevoir l'eau coulant entre les galets en contrebas. Elle eut envie de s'y arrêter, de prendre Romain par la main et d'y plonger ensemble.

— Pourquoi est-ce que tu n'as plus de travail ? lui demanda-t-elle, pensive.

— Parce qu'on n'en trouve pas dans ma branche.

— Tu fais quoi ?

— Ebéniste.

— Et tu ne peux pas en vivre ?

Il haussa les épaules. Il était tellement fermé qu'elle se demanda s'il lui répondrait seulement.

— Certains y parviennent, déclara-t-il au bout d'un moment, mais c'est extrêmement dur de trouver de quoi se faire un revenu. Il faut être installé depuis longtemps, être connu... Rares sont ceux à avoir ce privilège et, encore, la plupart vivent.

Elle hocha la tête, pensive.

Après quelques instants, il lui lança, plus bourru qu'invitant :

— Et toi, tu fais quoi ?

Elle en haussa les sourcils de surprise.

— Euh... Je... J'ai une licence en arts du spectacle option théâtre et presque cinq ans d'Ecole nationale supérieure des beaux-arts, balança-t-elle d'un coup. J'aurais dû passer le diplôme national supérieur d'arts plastiques si je ne m'étais pas barrée, mais j'ai foutu en l'air mes études sur un coup de tête.

Elle songea également : « Je suis venue ici pour retrouver la petite fille que j'étais et je n'ai eu que du néant en réponse », mais elle ne le dit pas. En le voyant lui jeter un coup d'œil, elle préféra lui sourire de la manière la plus taquine qui soit.

— Et je fais de merveilleuses pipes !

S'il leva les yeux au ciel, elle eut le sentiment que sa réaction était légèrement plus complaisante, comme s'il paraissait admissible de lui pardonner ses excentricités. Elle rit légèrement et reporta son attention sur le paysage. Elle plaisantait mais, en vrai, elle n'aurait pas craché sur l'étreinte de ses bras.

— C'est moi qui ne t'intéresse pas ou c'est que tu n'aimes pas le sexe ?

Romain lui opposa un moment son silence, puis sa voix finit par sonner :

— C'est que j'ai fait une croix dessus.

Interloquée, elle le dévisagea mais elle n'osa pas insister. Il venait de bifurquer sur un chemin cabossé en bordure de la nationale et les cahots étaient si forts qu'elle dut s'agripper à la poignée au-dessus de la portière.

Elle ne fut pas surprise de découvrir des caravanes. Toutes étaient en piètre état, beaucoup avec des cales à la place des roues, et plusieurs portes ne semblaient tenir qu'à grand renfort de scotch. Au fond, une cabane de bois accueillait sur son perron une longue table de camping à laquelle plusieurs personnes étaient installées. Des enfants couraient, au milieu de plusieurs chiens et d'un chat affalé paresseusement sur une carcasse de voiture. Romain arrêta le camion.

— Tu as bien parlé de camp, hier ? lui dit-il.

— Oui.

Il sortit du véhicule en hélant les occupants de l'endroit. Plusieurs le saluèrent, un petit vieux leur adressa un large sourire, et quasi tous la dévisagèrent avec méfiance. Elle essaya de se faire toute petite dans ses sandales.

Une cigarette roulée coincée au bas de sa moustache cendrée, le vieil homme s'avança.

— Romain...

— Monsieur Zitter.

Celui-ci lui tapota l'épaule.

— Qu'est-ce que tu nous ramènes ?

Romain la désigna du pouce.

— C'est la fille de M. Paris.

Comme le vieil homme la regardait avec surprise, Romain poursuivit :

— Elle est venue récupérer la maison de son père et elle a plein d'affaires à donner. Elle s'est dit que ça pourrait vous intéresser.

Charlie bafouilla, mal à l'aise.

— Je... Il y en a d'un peu abîmées à cause de la pluie et du fait que je les ai jetées par les fenêtres, mais je pense que ça doit être récupérable ou peut-être réparable... Enfin, je ne vous prends pas pour une déchetterie, hein ? Je veux dire... Je me suis juste dit que vous seriez peut-être contents de récupérer certaines choses qui vous... que vous pourriez, que...

Catastrophée, elle tourna des yeux ronds vers Romain, pour constater qu'un sourire moqueur avait fait son apparition au coin de ses lèvres.

Si le grand-père grogna quelque chose qui aurait pu être un « mouais », d'autres hommes du camp ne tardèrent pas grimper à l'arrière du camion, jetant un coup d'œil à son contenu.

— Je venais chez vous quand j'étais gamine ! lâcha tout de go Charlie.

Le vieil homme la fixa comme si elle était une extraterrestre.

— Je ne m'en souviens pas.

A dire vrai, son visage à lui non plus ne lui disait rien. Pour un peu, elle en aurait pleuré. Tandis que les membres du camp déchargeaient le camion, elle regarda être emporté ce qui n'était pas à elle et ne l'avait jamais été, mais peut-être aussi ce qui avait pu lui appartenir, un jour... si seulement elle s'en souvenait.

Quand ils repartirent, Charlie commenta :

— J'ai été ridicule.

Cette fois, Romain rit brièvement.

— C'est sûr...

Elle fit la moue. Pour une fois qu'il se déridait, c'était pour se moquer d'elle.

— On aurait dit que tu ne savais plus comment parler, renchérit-il.

— Bah, je ne l'ai jamais su, de toute façon. Je veux dire... Tout dépend ce que l'on a à exprimer. Dans la vie, tout le monde t'apprend à demander. Comment réclamer un service, comment te faire valoir, comment séduire, comment ne pas te faire marcher sur les pieds... Personne ne t'apprend jamais à donner.

Quand elle se tourna vers lui, elle put voir que son sourire s'était adouci.

— Ce n'est pourtant pas si difficile.

— Pour toi, sûrement...

Elle renversa la tête en arrière.

— Moi, je suis larguée, poursuivit-elle. J'ai oublié comment on vivait ici.

Elle força un sourire puis se tourna vers Romain.

— Et toi, tu as toujours vécu dans la région ?

— Non, fit-il, avant de préciser : j'ai fait du compagnonnage un peu partout en France, puis je me suis installé pendant plusieurs années du côté de Marseille en tant qu'artisan.

— Et tu as trouvé du travail ?

— Non.

Il laissa passer un silence. En remarquant la manière dont son regard s'était perdu dans le vague, Charlie eut le sentiment qu'il lui taisait quelque chose, comme s'il laissait passer le film d'une partie de son existence et attendait de parvenir à la séquence suivante pour poursuivre son récit.

— Mon frère vit encore par ici, embraya-t-il finalement, ainsi que mes parents. Moi, je suis remonté à la ferme aider ma grand-mère.

— Ton frère, c'est celui que j'ai vu l'autre jour ?

Romain lui adressa un regard en coin.

— Il t'intéresse ?

— Non ! s'offusqua-t-elle. Pourquoi est-ce que tu penses ça ?

— Comme ça... J'étais en train de me dire que, puisque je t'ai repoussée, peut-être que tu avais reporté ton attention sur lui, du coup.

Charlie détourna le visage.

— N'importe quoi, cracha-t-elle, blessée.

Elle ne lui adressa plus la parole du reste du trajet et, si elle dut admettre que sa réaction était exagérée, elle se sentit encore plus fâchée qu'il ne fasse pas non plus l'effort de lui dire un mot. Ce gars était décidément un ours ! Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, elle sortit en claquant bruyamment la porte du camion.

— Je me débrouillerai pour aujourd'hui. Reviens demain.

Et elle s'éloigna à grands pas vers la maison. Romain ne fit aucun cas de sa réaction et repartit sans attendre. En parvenant à l'entrée du salon, elle s'immobilisa. Voir la maison si vide la choqua. Elle s'échappa alors en direction de la rivière, se dénuda sur le trajet et, quand elle l'atteignit, elle y plongea directement.

Au petit matin, elle sortit les pinces.

Elle ouvrit les pots de peinture, elle enleva les protections des rouleaux, et elle mit du blanc partout. Partout. Du blanc sur les murs. Du blanc sur les marches du perron. Et, lorsque Romain la rejoignit, avec un jean de travail déchiré et un T-shirt taché qui n'auraient pas dû le mettre en valeur mais ne donnaient pourtant qu'envie de les lui arracher, elle lui demanda de passer du blanc sur les escaliers. Du blanc sur les boiseries des fenêtres. Elle mit même de la peinture spécialement faite pour recouvrir la faïence sur les carreaux de la salle de bains. Du blanc au plafond, du blanc dans ses cheveux, du blanc sur la blouse de travail qu'elle avait achetée, sur son front, ses mains, ses bras...

Du blanc sur la joue de Romain. Du blanc au bord de ses lèvres. Ce n'était pas normal d'avoir envie de les embrasser à ce point.

Ils ne parlèrent quasiment pas durant les jours qui suivirent tant ils furent pris par le travail. Elle ressortit quatre fois le premier, deux le suivant, une fois seulement le quatrième, pour racheter des outils, des pots et tout ce qui pouvait lui manquer. Lorsqu'elle avait appris la somme d'argent dont elle héritait, elle avait été à ce point en colère qu'elle avait décidé de ne pas y toucher. Désormais, elle n'avait plus le moindre remords à taper dedans. Que cette réserve serve à rénover ce lieu, au moins. A redonner une vie à ce qui avait, plus jeune, été aussi la sienne.

Enfin, elle se reposa, des ampoules aux paumes à force d'avoir trop tenu les rouleaux, pour regarder la surface pure, vierge de tout souvenir douloureux, qu'était devenue sa maison d'enfance : cet espace neuf sur lequel quelque chose de nouveau pouvait être écrit. Lorsque Romain se rapprocha d'elle, elle était tellement heureuse qu'elle ne se retint qu'à peine de se jeter sur lui pour l'embrasser.

Comme Romain était parti quelques jours aider son frère à la ville voisine, elle alla parler à Mme Sabatier. Celle-ci n'était pas dans le jardin ; elle frappa à la porte d'entrée. Personne ne répondit. Elle poussa la porte. Une odeur de tomates cuites et d'oignons émanait de la cuisinière. Charlie se laissa tenter par l'idée de survoler la cocotte de son nez. Lorsque Mme Sabatier arriva, elle en sursauta tellement fort qu'elle faillit renverser le couvercle en se brûlant dans la foulée. Elle le reposa, les mains tremblantes.

— Charlie ! Ma toute belle. Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Romain est...

— Non, non, l'interrompit-elle. Je sais. C'est vous que je suis venue voir, madame Sabatier !

— Oh ! s'extasia la petite vieille. Je vais te préparer quelque chose à boire.

Charlie sourit largement. Mme Sabatier avait toujours été accueillante et gentille avec elle. Ça, elle s'en souvenait.

— C'est bien triste, la manière dont est parti ton père, commenta celle-ci en sortant une casserole pour y faire chauffer du lait. Bien bien triste.

Charlie ne sut pas quoi répondre. D'un côté, un infarctus devant le match de foot de son équipe préférée, comme elle l'avait appris, ne lui semblait pas être la pire des morts. D'un autre, il était parti jeune — mais il l'avait fait bien plus tôt que l'imaginait Mme Sabatier, en réalité : c'est quand il l'avait chassée de sa vie qu'il était mort, déjà.

— Alors, ma petite Charlie, tu vas t'installer ici ?

La question la prit au dépourvu.

— Euh... Je ne sais pas. Je ne sais même pas pourquoi je suis ici, en fait. Rien de ce que je croyais retrouver n'est là et je me sens seule et... et démunie.

Elle s'arrêta. Sa sincérité était encore en train de la perdre.

Mme Sabatier cassa des morceaux de chocolat dans le lait avant de remuer.

— Je comprends.

Charlie regarda les traînées de peinture sur ses sandales, au bout de son pantalon taché. Seuls ses ongles, laqués fraîchement, étaient la concession qu'elle avait faite à sa féminité. Ça et la barrette qu'elle avait mise dans ses cheveux.

— Même Raphaël et Romain, je ne me souviens pas d'eux, avoua-t-elle. Je les ai vraiment connus ?

Mme Sabatier la fit asseoir à la petite table en formica qui trônait au milieu de la pièce. Elle lui servit ensuite un bol de cacao chaud. Charlie n'osa pas lui dire qu'elle aurait préféré un verre de vin... ou de la gnôle qu'elle gardait peut-être dans ses placards, pas forcément une boisson de petite fille, quoi. Elle y trempa néanmoins les lèvres. Mme Sabatier s'installa en face d'elle.

— Tu n'as pas dû voir souvent Raphaël, parce qu'il venait moins souvent, mais vous jouiez quelquefois avec Romain.

Charlie essaya de retrouver les souvenirs dont la vieille dame lui parlait.

— Je le gardais parfois pour les vacances. Vous, les enfants de la communauté, vous étiez déjà nombreux, donc vous aviez de quoi vous amuser ensemble, mais Romain n'avait pas d'amis avec qui partager ses jeux. Alors, quand je passais chez vous, je l'amenais toujours avec moi.

Oh oui, elle se souvenait, maintenant : ce gamin renfrogné dans les jupes de la voisine... Celui qui lui vendait les œufs, parfois, quand sa grand-mère n'était pas là.

Fébrile, elle embraya :

— Madame Sabatier, dites-moi ce qui lui est arrivé !

— Comment ça ?

— Pourquoi il est si distant ?

— Oh ! c'est un peu sa personnalité, tu sais...

— Non. Pourquoi il ne se laisse pas approcher ? Il...

Elle reprit une petite inspiration :

— Quand il a évoqué ses années à Marseille, il y a eu un blanc. Je sais qu'il y a quelque chose qui s'est passé là-bas.

— Je suppose que tu veux parler d'Olivia.

Elle ne répondit rien, attendant la suite avec curiosité. Mme Sabatier s'assit confortablement.

— Tu as déjà été amoureuse, Charlie ?

— Euh..., hésita-t-elle, décontenancée. Oui. Plein de fois. Je tombe à chaque fois amoureuse en un claquement de doigts, en fait. Juste le temps de coucher ensemble, généralement. Après, ça disparaît.

— Alors ce n'est pas vraiment de l'amour.

La bienveillance de Mme Sabatier, ces yeux qui pétillaient derrière les rides de son vieil âge la firent sourire.

— Romain a été très amoureux, reprit la grand-mère. Olivia était une fille gentille et travailleuse. Pendant que Romain peinait à trouver un emploi, c'était elle qui pourvoyait aux besoins du foyer. Elle l'encourageait, elle entretenait leur logement... Oh ! elle a fait beaucoup, vraiment. C'était une très brave fille.

Charlie ramena ses ongles devant sa bouche, commençant à en écailler le vernis. Elle avait deviné la suite.

— Et puis, elle en a eu marre de devoir toujours le porter à bout de bras, ponctua Mme Sabatier.

— C'est à cause du chômage, du coup ?

— Oui. Et du fait que Romain avait fini par se laisser aller. Il a toujours été un garçon travailleur, mais...

— Ils sont restés combien de temps ensemble ?

— Huit ans.

— C'est énorme !

La grand-mère lui répondit d'un sourire.

Charlie pouvait comprendre. Huit ans de recherche de boulot et de chômage pouvaient certainement détruire un couple. Elle songea de nouveau au petit garçon dans les jupes de sa grand-mère...

D'un coup, elle vida son cacao à toute vitesse, prise d'une brusque révélation.

— Merci, madame Sabatier ! cria-t-elle à la volée, tandis qu'elle courait vers la porte d'entrée.

— Tu t'en vas déjà ?

— Oui !

Elle claqua la porte et remonta le chemin menant à la route puis à sa propre maison. Quand elle y arriva, à bout de souffle, elle se jeta sur les pots de peinture mais cette fois de couleur, sortit les pinceaux, et considéra le grand mur blanc de la pièce à vivre : celui qui se trouvait exactement dans la même direction que la ferme des Sabatier.

Instinctivement, la première esquisse qu'elle fit fut celle d'un garçon qu'elle n'avait plus vu depuis dix-huit ans. Un garçon qui en avait une dizaine, même si elle ne se souvenait plus très bien à quoi il avait pu ressembler.

Lorsque Romain revint de ses jours de travail, elle était à quatre pattes par terre en train de peaufiner la courbe des brins d'herbe qu'elle avait peints au ras du sol. Elle tourna le visage vers lui en l'entendant.

Le voir se dresser à l'entrée de la pièce, sa barbe de trois jours soulignant l'angle de sa mâchoire masculine, fit aussitôt s'éveiller en elle le désir qu'elle éprouvait pour lui, assorti à quelque chose d'autre, de plus intime. Si elle prit conscience que sa posture lui exposait amplement les fesses, elle ne la rectifia pas, des fois qu'elle puisse susciter son intérêt. Ce jour-là, elle portait un short en jean assorti d'un débardeur à l'effigie d'R2-D2. Romain n'avait cependant d'yeux que pour l'immense fresque qui couvrait le mur.

— Mais...

Il s'avança, les yeux écarquillés.

— Mais c'est moi ?

Charlie sourit, mi-mal à l'aise mi-amusée. Elle s'assit sur ses talons.

— Oui.

Romain tourna sur le côté, suivant des yeux la peinture qui se poursuivait sur le mur adjacent, puis pivota encore, remarquant la suite sur le mur opposé.

— Waouh...

Son exclamation sidérée la fit rire.

— Là, c'est ma grand-mère ? s'étonna-t-il en reportant son attention sur le premier mur.

— Oui.

Elle avait fait plusieurs essais, les jours précédents, qu'elle avait à chaque fois recouverts de blanc ensuite. Retranscrire le passé, en particulier, lui était difficile. D'une certaine façon, ce pan-là de sa vie persistait à la fuir. Alors, elle avait peint le pourtour de la maison tel qu'il était aujourd'hui. Des traits vert clair figuraient les collines autour et la falaise de calcaire sinuait au loin en de fines couches grises et pâles, surplombées de quelques amas de verdure. Le ciel d'un bleu sans nuages accueillait un soleil qui faisait briller les draps blancs accrochés à un fil par la grand-mère de Romain. Plus loin, un garçon faisait de la bicyclette, simplement esquissé, et, au premier plan, un autre, plus petit, cachait derrière un buisson sa mine renfrognée pour observer de ses grands yeux le spectateur. Seules des touches de couleurs marquaient son visage, mais elle s'était attardée assez longuement sur son regard pour qu'il ressorte. Charlie savait que c'était elle qu'il observait.

— Pourquoi est-ce que tu as fait ça ? souffla Romain, clairement troublé.

— Parce que je me suis souvenue de cette scène.

Elle leva les yeux sur lui. Il était maintenant juste à côté d'elle.

— Tu te rappelles ?

Il hocha lentement la tête.

— Je ramassais des châtaignes, raconta-t-elle. Elles étaient encore vertes, mais je me piquais quand même en essayant d'ouvrir les bogues quand je t'avais vu dans ce bosquet. Du coup, tu étais sorti et tu m'avais montré comment il fallait s'y prendre, et expliqué les différentes peaux et... Dis-moi, Romain.

Elle chercha son regard. Et elle se perdit dans ses yeux.

— J'ai rêvé ou tu m'avais volé un baiser, ce jour-là ?

Pour toute réponse, il la fixa longuement, mettant un masque sur ses émotions. Elle lui attrapa alors la main et se trouva électrisée par le contact de ses doigts... puis elle tira d'un coup sur son bras. Déséquilibré, il tomba, se réceptionnant sur sa paume et son genou. Elle se laissa griser par sa présence, à quelques centimètres d'elle seulement.

— J'ai rêvé ? redemanda-t-elle.

— Non, souffla-t-il.

Elle susurra :

— Je ne me souviens plus comment c'était. Aide-moi à me rappeler.

— Non.

— Pourquoi ? soupira-t-elle en se penchant en avant pour frôler son épaule.

Lentement, elle approcha le visage de son cou, humant son odeur et savourant la sensation étonnamment enivrante de leurs peaux l'une contre l'autre. Il n'était plus le petit garçon qu'elle avait connu, tout comme elle n'était plus la même petite fille, mais pourtant, elle pouvait ressentir cette intimité, encore, qui les liait.

— Tu crois vraiment qu'un adulte peut reproduire le baiser d'un enfant ?

— Je m'en fous...

— Ou que, parce que je t'ai embrassé lorsque j'avais dix ans, j'ai forcément envie de le refaire vingt ans plus tard ?

La cruauté de cette dernière phrase la fit rompre le contact pour se laisser choir sur le dos. A cause de la fraîcheur du sol, elle frissonna. Romain se tenait encore tout près d'elle et elle se trouvait fragile, soudain. Elle aurait aimé qu'il puisse la désirer autant qu'elle.

— Sinon, tu peux aussi juste me sauter, tu sais ?

Comme elle avait dit ça avec une part d'ironie, elle put constater le sourire légèrement amusé qui fleurit sur les lèvres de Romain.

— Non plus.

— Juste me laisser te sucer, alors ? tenta-t-elle de nouveau avec une expression malicieuse.

Cette fois, il eut un bref rire et, si ravalier sa frustration ne lui fut pas moins douloureux, elle apprécia cette levée de tension. Elle lui tira toutefois la langue pour bien lui montrer ce qu'il loupait et resta allongée au sol tandis qu'il se relevait.

Les mains dans les poches, il examina les deux autres fresques et s'attarda sur celle représentant la rivière. Initialement, Charlie avait voulu s'y dessiner enfant mais elle avait abandonné pour se peindre telle qu'elle était maintenant. Debout, ses vêtements jetés en chemin et ses pieds glissant dans l'herbe, on la voyait courir vers les tourbillons bleus de l'eau. La manière dont Romain suivit du doigt les courbes nues de son corps la perturba.

— Je suis retournée au camp manouche, lâcha-t-elle brusquement.

Il lui adressa un regard surpris.

— J'ai demandé à M. Zitter s'il n'y avait pas des vieilles photos ou des dessins dans ce que je leur ai donné, poursuivit-elle. Je ne sais pas comment le dire mais... je n'arrive pas à retrouver l'enfant que j'étais. C'est comme si ça me fuyait...

Après un temps à l'observer, attentif, Romain demanda :

— Et ils en ont trouvé ?

Elle fit « non » de la tête, l'amertume lui revenant.

Romain reporta son attention sur le mur. Elle finit par se relever.

— Si tu veux travailler, c'est maintenant, exigea-t-elle.

Il lui adressa un sourire en coin.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Elle haussa une épaule.

— Puisque coucher avec moi ne semble pas être une possibilité, le provoqua-t-elle en marquant un léger temps, je voudrais que tu revoies la charpente et puis les extérieurs, aussi. Tout ce qui est du

bois, c'est bien ton domaine, non ?

— Et pour mon matériel ?

— Tu auras besoin d'un local, c'est ça ?

Il acquiesça.

Elle sortit sur le perron pour regarder le plus proche des deux autres bâtiments : celui où elle avait trouvé plein d'outils agricoles.

— Là-bas, ça ira ?

Lorsque Romain posa une main sur son épaule en acquiesçant, ce fut comme si sa chaleur se répandait dans tout son corps. Elle leva les yeux sur lui.

— Romain ?

— Oui ?

Elle lui aurait demandé de nouveau de l'embrasser, si elle ne s'était pas refrénée. Elle se contenta de lui sourire.

— Fais de ce lieu ta plus belle œuvre.

Et elle retourna dans le salon en tâchant de dompter son sentiment de solitude.

Dans la nuit qui suivit, un accès de cafard la réveilla. La maison était vide, grinçante, et l'absence de lune à l'extérieur rendait plus impressionnante l'obscurité des lieux. Elle enfila un gilet et descendit en frémissant le vieil escalier.

Une fois dans le salon, elle considéra, le ventre crispé, la grande fresque sur laquelle elle s'était représentée adulte. Et elle voulut la recouvrir, la masquer à son regard. Le blanc ne lui suffit pas. Elle ouvrit le pot de noir, plus efficace, et elle en mit partout : sur son propre corps dont la nudité lui était soudain hideuse, puis sur la rivière, puis sur les autres murs, avec les champs, les arbres et le visage de la grand-mère, puis sur les yeux de Romain qui ne voyaient rien ou ne voyaient que ce qu'il voulait, puis elle jeta le contenu du pot et glissa sur ce qui était tombé au sol, et y finit allongée, roulant comme si elle pouvait elle-même s'enterrer dans ce noir. Du noir partout, du noir sur tout, du noir sur sa vie et ses pensées...

Du noir sur son sentiment de perte et d'abandon. Du noir pour tout effacer.

Lorsque, au bout d'un moment, elle tourna le visage pour considérer le nouveau désastre qu'elle venait d'engendrer, elle songea qu'elle était définitivement en train de péter les plombs. Et qu'elle devrait absolument tout nettoyer avant le retour de Romain.

Le matin, ce dernier la trouva pleine de cernes en train d'essayer de faire partir les traces de peinture sur le parquet. Les murs étaient restés dans le même état que la nuit, et le « Waouh » qu'il lâcha tenait plus de la stupeur que de son émerveillement de la veille.

Blessée, elle se leva pour le prendre par la main, puis le tira sans ménagement vers l'extérieur.

— Il t'est arrivé quoi ? lui demanda-t-il.

— Rien.

Que Romain voie le moins possible de ce « Rien », surtout.

Elle l'entraîna vers la rivière. Il insista :

— La même chose que lorsque tu as balancé les objets de la maison par les fenêtres ?

— Oui.

Pourquoi aurait-elle menti ? Elle s'arrêta devant la roche qui bordait l'eau. Elle avait tellement besoin de se sortir de la tête toute cette morosité... De ne pas seulement laver le noir des murs et du

sol : de laver aussi celui de ses pensées. Elle ôta précipitamment son débardeur.

— Viens te baigner avec moi, demanda-t-elle, essayant de modérer le désespoir qui filtrait dans sa voix.

Elle défit les boutons de son short. De toute façon, il s'en foutait, de ses seins. Il s'en foutait de l'embrasser, il s'en foutait de son cul, il s'en foutait de tout ! Elle se passa brièvement les mains sur les paupières. Elle était vraiment en train de craquer.

— On a du travail, lui fit-il remarquer.

Elle se libéra de son soutien-gorge.

— Viens, réclama-t-elle de nouveau.

— Charlie...

Son ton était clairement réprobateur.

— Et pourquoi pas ? s'emporta-t-elle, ses yeux la piquant. Qu'est-ce que ça peut faire de se baigner juste une fois ? Romain, enfin, je...

Confuse, elle se retourna pour essayer de se ressaisir, mais fut incapable de prononcer le moindre mot. Alors, elle se débarrassa de son dernier vêtement et elle plongea. La rivière l'engloutit, noyant les sons et la lumière du jour, effaçant tout pour un instant... Elle ressortit pour reprendre son souffle. Si elle n'ouvrit pas les paupières tout de suite, elle entendit l'éclaboussement non loin d'elle et éclata aussitôt de rire, à fleur de peau. Elle attendit de voir Romain ressortir. Quand sa tête émergea, elle lui adressa l'un de ses plus beaux sourires.

— Quand je pense que je ne t'ai pas vu te déshabiller, je suis désespérée.

Voir ses yeux pétiller fut la plus jolie récompense qu'elle put avoir. Elle souffla pour finir de chasser son anxiété tandis qu'il nageait vers la rive opposée. Lorsqu'il atteignit la roche et s'y hissa, son cœur manqua un battement. Non seulement il était entièrement dénudé mais il s'y allongea sur le dos, les jambes encore dans l'eau, son sexe découvert reposant sur son aine. Surprise, elle resta quelques secondes au milieu de la rivière, puis elle le suivit, sortit et s'assit à ses côtés. Là, elle entoura ses genoux de ses bras et profita de leur proximité soudaine. La pudeur lui avait toujours été un concept abstrait, mais peu de gens lui ressemblaient sur ce point, bien que Romain lui ait montré une aisance particulière à se mettre torse nu. Elle avait l'impression que, en se mettant au diapason de ses excentricités, il lui faisait un cadeau.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? lui demanda-t-il enfin, le regard dans le vague et d'une voix plus douce que ce à quoi elle se serait attendue.

Elle fixa ses orteils.

— J'ai craqué.

— Et ça t'arrive souvent ?

Elle eut un rire gêné.

— Maintenant, je ne peux plus faire semblant d'être quelqu'un d'équilibré, hein ?

Romain ne lui répondit que d'un petit sourire, dont la tendresse disait qu'elle n'y était jamais parvenue. Touchée, elle ajouta :

— Là, je dois tout de même avouer que je bats des records.

— Parce que tu n'as pas eu le temps de revoir ton père avant sa mort ?

— Je...

La question de Romain la sécha. Peut-être disait-il vrai, en effet. Elle ne le savait pas.

Un temps, elle contempla la rivière, avec ses nuances bleu gris qui frissonnaient sous le soleil, puis elle s'attarda sur le corps de Romain : des lignes dures de sa musculature à l'ourlet de ses lèvres,

en passant par la rondeur de sa verge. On aurait dit que cette dernière était juste faite pour le contact de sa main.

— Tu es magnifique, tu le sais ? lui dit-elle.

Un petit sourire, qui tenait à la fois de la gêne et de la complaisance, apparut au coin des lèvres de Romain. Elle ajouta :

— Tu devrais toujours être nu.

Il ferma les yeux dans une expression d'amusement dissimulé, puis il finit par souffler :

— Toi aussi.

Le compliment la prit au dépourvu. Elle posa la joue sur son genou, incapable de savoir quoi répondre. Après quelques instants, elle repensa à ce qu'il lui avait dit la dernière fois, dans le camion.

— Dis-moi, Romain... Tu étais sincère quand tu disais que tu as fait une croix sur le sexe ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

Il ne répondit pas tout de suite. Une légère brise les caressait et le soleil séchait lentement leurs peaux. Il finit par lâcher :

— J'ai cru que j'avais rencontré la femme de ma vie.

— Mais elle t'a laissé.

Il tourna le visage vers elle.

— Comment tu le sais ?

— C'est ta grand-mère qui me l'a dit.

Elle ajouta :

— Je lui ai posé la question.

Romain fit une légère moue mais ne protesta pas davantage. Elle le relança :

— Ça fait combien de temps ?

— Deux ans.

— Deux ans ! s'écria-t-elle, choquée.

Il se mit à rire. Elle ajouta :

— Mais comment est-ce que tu fais ? Moi, je ne pourrais jamais tenir aussi longtemps.

— Je n'en doute pas.

— Déjà que je meurs de frustration.

Romain lui adressa un regard taquin.

— Tu es bien au courant qu'il y a d'autres mecs que moi dans le coin, hein ?

— Bien sûr...

Elle ne voulait juste pas des autres. Qu'il ne l'ait toujours pas compris la dérangea.

Négligemment, elle posa le bout d'un doigt sur son torse, appréciant la caresse de sa légère pilosité et l'attraction qu'elle éprouvait pour lui. On aurait dit qu'un aimant appelait sa paume à se plaquer sur son buste, son corps à se presser sur lui, ses lèvres à se coller aux siennes... Romain la laissa faire. Elle avait envie de glisser plus bas, juste pour voir si sa verge tenait bien dans le creux de sa main... Ou si ce contact serait susceptible de provoquer une réaction que sa présence ne suscitait pas. Frustrée, elle se contenta de frôler doucement sa chair, y dessinant des arabesques.

— Tu étais très amoureux ?

— Oui.

— Tu l'es encore ?

— Non.

— menteur.

Il ne la contredit pas. Elle continua à toucher sa poitrine, poussant même l'audace jusqu'à passer sur son téton. Le voir se durcir l'éblouit légèrement.

— Sinon, pourquoi est-ce que tu aurais tiré un trait sur le fait d'avoir une autre relation ?

Un lourd soupir sortit de la poitrine de Romain et il repoussa sa main. Non sans déception, elle la ramena sur son genou.

— Parce que je l'ai fait du jour où elle est partie.

— Ça fait pourtant deux ans.

— Oui.

— Et tu n'es jamais revenu dessus.

— Non.

Elle ne le relança pas. Les faits parlaient pour lui. Le regard de Romain était parti dans le vague mais il traduisait néanmoins des souffrances trop présentes encore pour qu'elles puissent être cachées.

Un temps, elle ferma les paupières, bercée par le murmure de la rivière et engourdie par la chaleur du soleil. Elle finit par lancer :

— Et même juste du sexe ?

Le soupir de lassitude qu'émit Romain en réponse la poussa à rouvrir les yeux. Il se redressa sur ses coudes.

— Charlie, écoute, je ne suis pas comme toi. Je ne suis pas un mec qui couche juste comme ça. Tu en as sûrement connu plein qui l'étaient, ça, je n'en ai aucun doute et c'est tant mieux pour toi, mais ce n'est pas mon cas.

Elle ne dit plus rien, incapable de savoir comment affronter le mur qu'il lui opposait. Alors, elle s'allongea auprès de lui, sur la roche, et approcha le nez de son épaule, s'enivrant de l'odeur de sa peau chauffée par le soleil, à défaut de pouvoir se rapprocher plus de lui.

Le vent faisait bouger les herbes, au loin, et plissait la surface de l'eau. Au bout d'un moment, elle lâcha, songeuse :

— Je ne sais pas ce que c'est d'être amoureuse. Du moins, sérieusement. Quand j'étais plus jeune, ma mère me disait d'attendre le grand amour pour avoir mes premiers rapports sexuels, mais ils m'ont eue avec mon père quand ils avaient seize ans. Du coup, tu devines bien ce que je pensais de ses conseils... J'ai juste décidé que je n'avais qu'à être amoureuse de tous ceux avec qui j'avais envie de coucher.

Elle roula sur le dos et embraya :

— J'ai toujours fait ça. Je rencontre un type, il me plaît, et hop, je suis amoureuse ! Je ne comprends pas pourquoi il ne faudrait pas coucher avec quelqu'un quand on ne l'aime pas réellement, de toute façon. Je ne comprends pas pourquoi il faudrait attendre alors qu'on en a envie. Si on est deux à le vouloir, pourquoi faudrait-il se restreindre ? Je ne comprends pas pourquoi je fais mal quand je fais ça. Tu sais...

Elle tourna la tête vers lui.

— Je ne comprends pas grand-chose, en fait.

Il lui adressa un sourire doux.

Puis elle le vit poser le regard sur sa poitrine nue et l'y laisser avec aussi peu de sans-gêne qu'elle n'en faisait preuve avec lui. Elle l'observa, troublée, et le fut plus encore quand il passa soudain le doigt, comme elle l'avait fait elle-même, sur son mamelon. La sensation l'électrisa si vivement qu'elle se tendit, et la manière dont il le fit rouler ensuite entre son pouce et son index provoqua en elle des éclairs d'envie si intenses qu'elle ouvrit la bouche pour chercher l'air qui lui

manquait. Il se pencha alors sur son visage et ce fut comme si leurs bouches allaient soudain s'étreindre :

— Allez, souffla-t-il contre ses lèvres. On va s'y remettre avant que j'aie une érection.

Il se laissa glisser d'un coup dans l'eau. Stupéfaite, le corps en émoi, elle le regarda nager vers la rive opposée, remonter sur la rive en lui exposant la splendeur de son fessier, puis remettre ses vêtements sur son corps mouillé. Et durant tout ce temps, elle ne bougea pas, le regardant s'éloigner et essayant de comprendre ce qu'il venait de se passer.

Lorsqu'elle le rejoignit, il était installé dans l'atelier et examinait une pièce de bois. Elle finit de remettre de l'ordre dans ses vêtements.

— Ce n'est pas bien de me chauffer comme ça pour t'enfuir ensuite, lui fit-elle remarquer.

Elle vit un sourire goguenard fleurir sur ses lèvres mais il resta concentré sur son travail. Il se pencha sur une grande caisse et y chercha des outils.

— Et quand tu auras fini de la rénover, cette maison, lui lança-t-il, qu'est-ce que tu en feras ?

Elle haussa une épaule, toujours perturbée par ce qu'il s'était passé.

— Aucune idée... Peut-être que je la vendrai ?

L'idée ne la satisfaisait toutefois pas. Romain tourna la tête vers elle.

— Allez, va travailler, lui dit-il.

Et il empoigna une échelle pour se diriger dehors.

Elle l'observa, perdue. Elle aurait aimé savoir ce qu'il avait dans la tête. Puis elle finit par obtempérer. Lorsqu'elle rejoignit la pièce à vivre, elle dut prendre une grande inspiration pour se donner du courage. Elle rouvrit ensuite les pots de peinture blanche. Il y avait beaucoup de noir à faire disparaître.

Seule, au milieu du salon, Charlie considérait les murs colorés autour d'elle.

Romain avait pris son week-end et elle avait peint sans interruption, la journée et aussi une partie de la nuit. Cette fois, elle n'avait pas cherché à reconstituer des souvenirs du passé. Elle avait préféré laisser s'écouler autre chose de ses doigts, de neuf et de vivant : Romain, en train de plonger dans la rivière, les fesses nues et les reliefs de sa musculature se déclinant en de longues ombres sur son dos. Romain qui travaillait à l'atelier, la sueur rendant luisants les détails de son buste. Romain qui lui souriait... Romain, assis sur le toit, son corps se détachant sur les nuances de bleu des montagnes, au loin. Des rayons de soleil tombaient dans ses cheveux et sur l'herbe des collines, et sa grand-mère binait des courgettes, pliée en deux dans le potager.

— C'est ma ferme, ça ? émit dans son dos une voix dont elle reconnut la marque des années.

Charlie se retourna tout sourires vers Mme Sabatier. Celle-ci renchérit :

— Elle n'est pas tout à fait comme ça.

— Non. Je l'ai faite telle que je la perçois.

La vieille dame lui adressa un regard affectueux. Charlie apprécia la pudeur dont elle fit preuve en s'abstenant de faire des remarques sur les esquisses de son petit-fils.

— Ah, ma petite... Montre-moi ce que tu as fait du reste de ta maison.

Alors, Charlie lui montra. Elles passèrent devant le mot « soleil », qu'elle avait écrit en jaune-orangé sur le mur de la cuisine, elles suivirent la rivière dessinée le long de l'escalier, gavèrent leurs yeux d'arabesques, de lignes courbes comme des volutes, et de couleurs, partout. Des coquelicots les accueillirent à l'entrée des chambres et même quelques étoiles. Une fois arrivée tout en haut,

Mme Sabatier s'assit sur le lit, le regard sur le « oui » que Charlie avait marqué au plafond, en montant sur une chaise. Juste ce mot.

— Tu avais un don pour le dessin, déjà, petite. Tu te rappelles la fois où tu avais décoré les murs de l'école avec ta classe ?

— Oui, répondit rêveusement Charlie.

— La fresque est restée très longtemps, bien après ton départ. Ils ont fini par repeindre le mur, bien sûr, mais nous repensions à toi, avec mon mari, lorsque nous passions devant. Mon fils aîné est employé là-bas, tu sais ?

Charlie fit « non » de la tête. Ces paroles éveillaient néanmoins quelque chose en elle. Elle avoua :

— Vous savez, j'ai beaucoup oublié. Mais je suis contente que vous m'en parliez.

Puis elle lui sourit.

— Racontez-moi, l'incita-t-elle.

Alors, Mme Sabatier posa sur elle un doux regard et fit revivre les souvenirs.

Lorsque Romain arriva le lendemain, Charlie était assise sur le perron, un joint à la main.

— Ah, j'ai le droit ! se défendit-elle en voyant son regard réprobateur. Ça fait longtemps ! Et ce n'est même pas du tabac, en plus. C'est de l'herbe bio.

Voir Romain en rire fit se réchauffer sa poitrine. Il alla directement se poster à l'entrée du salon, le dos appuyé contre le chambranle de la porte, et contempla longuement les images de lui qui se succédaient dans la salle. De toute évidence, sa grand-mère lui en avait parlé. Charlie le regarda faire, le cœur battant d'inquiétude. Il n'eut cependant qu'un sourire en coin, comme une façon de dire qu'il avait remarqué qu'elle était un peu timbrée mais qu'il ne lui en voulait pas.

Puis il s'assit subitement et se pencha pour lui voler son joint.

— Eh ! protesta-t-elle.

Il se contenta de la fixer avec une expression de défi tandis qu'il portait à sa bouche l'objet du délit. Le mouvement de ses lèvres, les volutes de fumée s'en échappant, sa barbe mal rasée et la manière dont il releva le menton pour expirer... On aurait pu en faire une scène de cinéma, en ralenti.

— Donne.

Il refusa, se penchant en arrière quand elle tenta de récupérer son bien, la faisant frôler son torse. Puis il retourna le joint entre ses lèvres pour lui proposer une soufflette. Charlie sentit son cœur se mettre à battre à toute vitesse et elle se retrouva, comme hésitante, tremblante de saisir ce qu'il lui offrait soudain. Lentement, elle s'approcha de sa bouche. L'objet incandescent lui fit éprouver peu à peu sa chaleur, elle ressentit l'épaisseur de la fumée, leur proximité se faire plus forte, leurs lèvres... si proches, d'un coup, s'effleurer... Alors, elle inspira profondément et ce fut comme si Romain lui donnait le baiser le plus sensuel qui soit, le plus chaud et le plus intime. La tête lui tourna aussitôt. Elle se laissa tomber en arrière, son dos atterrissant sur le seuil d'entrée. Elle était ivre de tout : de Romain, de sa bouche et de sa présence auprès d'elle... de l'émoi qu'il suscitait en elle. Elle ferma les paupières. Le ciel tournait au-dessus de sa tête et sa peau languissait de la sienne.

— Mais pourquoi est-ce que tu ne veux pas de moi ? se lamenta-t-elle.

Au comble de la frustration, elle passa les mains sur sa poitrine avant de les faire glisser sur son cou. Elle aurait voulu que ce soit les siennes qui la touchent ainsi.

— Arrête, Charlie, souffla-t-il.

Sa voix lui parut étonnamment tendue. Elle rouvrit les yeux.

— Pourquoi ? insista-t-elle.

— Tu n'as pas besoin de moi pour ça. Tu peux trouver n'importe qui, quand tu veux.

Il tira une nouvelle taffe. Lorsqu'il exhala, sa bouche captiva son regard, tel un tableau.

— Quand tu veux, répéta-t-il en baissant les yeux, comme s'il formulait une évidence et, plus encore, comme si c'était douloureux pour lui.

— Touche-moi, demanda-t-elle.

Il lui adressa un regard doux, mais derrière lequel transparut quelque chose de brûlant — elle put le percevoir, soudain.

— Je t'ai déjà dit que je n'étais pas comme ça. Je ne te toucherai pas juste parce que tu as envie de te faire sauter.

D'un coup, elle se redressa et posa la main sur le béton juste à côté de lui. Elle s'approcha de son torse et sentit l'attraction se faire plus puissante, irrésistible, entravée seulement par les principes avec lesquels Romain s'était enchaîné.

— Alors...

Sa deuxième main prit appui de l'autre côté de son corps. Sa tête s'avança vers lui, son visage effleura son cou, sa clavicule... Puis elle ferma les yeux et un chuchotement sortit de ses lèvres :

— Laisse-moi, moi, te toucher.

Et elle appuya son front contre sa peau, frémissant sous le contact.

— Moi, répéta-t-elle.

Elle grimpa lentement au-dessus de ses cuisses, les enfourcha, s'empêcha difficilement de s'asseoir sur lui.

D'une façon irréaliste, Romain ne disait rien. Toujours assis contre le chambranle de la porte, il la dévorait juste des yeux, passif comme on peut parfois l'être devant l'arrivée d'un fait inévitable, quand on attend simplement de le voir survenir. Quand il remit le joint entre ses lèvres, elle l'attrapa, les effleurant volontairement au passage. Puis elle le retourna entre les siennes, sentant la pointe incandescente lui chauffer vivement le palais. Et elle se pencha sur la bouche de Romain.

Ce coup-ci, il se laissa faire avec la plus grande complaisance qui soit. Leurs lèvres se frôlèrent, leurs visages ne furent plus qu'à quelques millimètres l'un de l'autre, puis elle sentit un incendie s'allumer dans sa bouche tandis que Romain inspirait et ce fut comme si tout les poussait l'un vers l'autre, comme si la fumée les aspirait, réduisant au néant l'espace qui les séparait encore. Imperceptiblement, ses reins se raidirent et elle sentit son corps tout entier se tendre vers Romain, effaçant progressivement la distance entre eux...

D'un geste, elle recula le visage et reprit son souffle en abandonnant son joint dans l'herbe proche. Puis elle posa la main sur la nuque de Romain, ferma les paupières et colla les hanches contre son ventre, tremblant de sentir enfin sa chaleur. Romain avait renversé la tête en arrière et la manière dont il la fixait disait tout des rênes qu'il lui abandonnait, comme s'il s'offrait à elle et n'attendait plus que de voir ce qu'elle ferait de lui.

Alors, elle écarta les jambes, s'asseyant lentement sur ses hanches. Et, lorsqu'elle sentit une masse solide contre elle, son souffle se coupa et elle plongea dans les yeux de Romain. Son regard sur elle était profondément troublé mais en aucune manière hésitant. Progressivement, elle s'assit sur lui. Son bassin rencontra sa verge dure, et la façon dont celle-ci se contracta fit se crispier de désir son ventre, autant que respirer de manière plus audible Romain. Elle s'immobilisa, tâchant de se contrôler. Si Romain la laissait faire, il n'esquissait pas le moindre geste vers elle. Il n'avait pas même décollé les mains du sol. Et pourtant — et elle pouvait le voir avec une acuité surprenante — ses yeux brillaient du même besoin que celui qu'elle éprouvait.

— Tu...

Elle hésita, redoutant sa réponse si elle lui demandait s'il voulait, lui aussi, ce qu'il se passait. Alors, elle contempla ses lèvres, ces fruits offerts qui ne se trouvaient plus qu'à quelques centimètres des siennes, pétrie du désir de les embrasser. Elle n'osa pas. Romain ne tenait plus que d'une épaule contre l'encadrement de la porte, et il suffit elle ne sut de quoi, d'un rien, pour que, dans un souffle partagé, tous deux se retrouvent soudain au sol, lui allongé sur le dos et elle à quatre pattes au-dessus de lui. Le désir pulsait dans son corps et dans sa tête, et Romain la buvait du regard.

— Recule, exigea-t-elle.

Romain poussa d'un coup sur son pied, pour glisser sur le parquet, remontant suffisamment dans la pièce pour leur laisser une meilleure liberté de mouvement. Elle se dressa au-dessus de lui en des gestes contrôlés.

Etendu sous elle, les bras légèrement écartés, Romain la contemplait avec une envie évidente que ne contredisait que son attitude passive. Il pouvait lui dire « non » à tout moment, elle le savait. Sur l'instant, il lui offrait cependant une brèche dans laquelle elle se retrouvait tremblante de s'être engouffrée.

— Romain, soupira-t-elle, comme pour l'appeler.

Il ne répondit pas.

D'envie, elle se pencha sur lui et laissa ses lèvres se poser sur son cou brûlant, baisant la chair masculine dont chaque grain se dressait sous son souffle, en explorant le goût. Puis, elle descendit le long de son corps, frôlant son T-shirt de ses cheveux jusqu'à ce qu'elle en atteigne l'ourlet inférieur et le soulève pour embrasser la chair juste là. Romain en eut un sursaut et elle goûta son ventre, suivit de la langue ses abdominaux, tremblante de presser enfin son visage contre sa peau. Romain en poussa un soupir si chaud qu'elle releva la tête.

Elle ne sut ce qui était le plus flagrant sur le moment : son excitation ou son hésitation à aller plus loin. Perdue, elle se redressa pour s'asseoir sur ses cuisses. Que devait-elle faire pour lutter contre ce mur qu'il lui opposait ? Et devait-elle continuer sans savoir s'il le voulait vraiment ?

Rêveusement, elle caressa son ventre, puis glissa dans un geste d'envie les doigts dans les boutons de sa braguette. Quand elle en franchit la ligne pour venir frôler son membre dur, à travers son sous-vêtement, elle plongea dans ses yeux. Aucune manifestation de rejet n'y apparaissait ; seulement du désir. Alors, elle poussa les doigts plus loin, longeant sa chair. En réaction, le souffle de Romain se fit plus lourd et son membre pulsa. Elle resta un moment à le dévisager, ne sachant toujours pas comment réagir, puis elle lui déboutonna son jean et le tira suffisamment vers le bas, avec son caleçon, pour en sortir enfin son sexe qui se dressa raide, droit devant elle. Quand elle leva les yeux sur le visage de Romain, elle put voir qu'il avait fermé les yeux et que son expression trahissait un besoin évident.

Elle ne réfléchit donc plus. Elle colla la langue sur sa chair et savoura le soubresaut qu'il en eut, ainsi que son expiration de soulagement. Elle le lécha plus bas, savourant chacun de ses frémissements et suivit sa hampe du bout de la langue, en appréciant la douceur. En sentant une main lourde et invitante se poser sur sa tête, elle releva le visage pour le regarder et fut troublée de le voir aussi perdu dans l'excitation et le plaisir. Puis elle fit glisser son membre entre ses lèvres. En le sentant la caresser de l'intérieur, son entrejambe se serra d'envie, irradiant d'une délicieuse chaleur. La main de Romain glissa sur sa joue, l'englobant. Charlie s'arrêta pour en savourer le contact. Sa peau était râpeuse d'avoir tant travaillé les jours précédents, mais pourtant si chaude et agréable contre la sienne... Elle y enfouit le visage, s'y pressant.

— Pourquoi est-ce que tu fais ça ? lui demanda-t-il d'une voix rauque.

Son ton exprimait non seulement son désir, mais également sa confusion.

— Parce que j'en ai envie.

C'était si simple. Les yeux de Romain étaient ouverts sur elle dans une expression d'abandon, et il lui offrait une vision magnifique, la troublant non seulement physiquement mais émotionnellement.

Doucement, elle redescendit sur son sexe et le prit au fond de sa bouche, tirant un soupir si lourd et une torsion de reins si vive, sous elle, qu'elle s'en crispa d'excitation. La main de Romain s'était perdue dans ses cheveux et il s'offrait entièrement à elle. Troublée, elle continua ainsi, le suçant en faisant de longs va-et-vient, jusqu'à ce qu'elle le sente languide, jusqu'à ce qu'il frémissse à chaque frôlement de ses dents, jusqu'à ce que ses souffles désordonnés deviennent si intenses qu'il aurait pu s'arrêter de respirer. Et, en quelques mouvements de plus, il se répandit enfin en une brusque montée de ses hanches et un râle plus lourd encore que ceux qu'il avait poussés.

Elle se rassit sur ses talons, pantelante. La poitrine et le ventre de Romain se soulevaient et se rabaissaient rapidement et son expression entière était au paroxysme de la luxure. Pourtant, il ne bougeait pas, silencieux. Et ses paupières s'étaient fermées. Comme s'il la fuyait.

Elle se mordit la lèvre, essayant de dompter sa frustration, mais ce fut la culpabilité de le voir si perturbé qui l'acheva. Perdue, elle se leva et sortit dans la cour. Là, elle se rinça la bouche au robinet extérieur, puis elle chercha le joint qu'elle avait balancé dans l'herbe, avant de s'asseoir lourdement sur le perron. Lorsque Romain ressortit, les cheveux en bataille et le regard trouble, et bon sang qu'il était beau ainsi, elle était en train de tirer une bouffée et s'attendait parfaitement à ce qu'il lui dit :

— Je ne travaillerai pas aujourd'hui.

Elle acquiesça, confuse.

Il tapota une seconde du plat de la main sur l'encadrement de la porte, à ses côtés, semblant hésiter.

— J'aimerais, tu sais, lui dit-il finalement, avant de déporter le regard dans une expression douloureuse. J'aimerais vraiment, mais...

Il déglutit.

Il avait fait une croix dessus, oui. Elle le savait. Il avait décidé qu'il n'aurait plus jamais d'autre relation.

Puis il partit, ses mains passant dans sa chevelure en un geste évident de désarroi.

Les jours suivants, Romain ne revint pas. Elle ne lui en voulut pas.

Pour éviter de ruminer, elle travailla comme une acharnée. Elle bossa au jardin, fit du ménage dans les autres bâtiments et commença à réfléchir à ce qu'elle pourrait bien en faire.

L'endroit, perdu dans ce creux de nature, était en tout point idyllique, et les lieux pouvaient accueillir bien plus qu'une pauvre fille perdue. Quand il lui avait posé la question de l'« après », Romain l'avait confrontée à son absence de raisonnement à ce sujet. Jusque-là, elle n'y avait pas songé. Elle avait juste suivi un coup de tête, le fantôme d'une enfant sur une photo, celui d'un père dont l'image derrière l'objectif lui était cachée... Jamais elle n'avait pensé à ce qu'elle ferait de cette maison et si seulement elle y resterait. Quant au fait qu'elle s'y serait désormais bien vue y vivre avec Romain, elle ignorait s'il était à classer dans les positifs ou les inquiétants. Elle était en train de s'accrocher à un homme qui ne voulait pas d'elle, et de s'y accrocher profondément : elle le sentait dans son corps et son âme. Où était donc passée la fille qui papillonnait jusque-là d'une amourette à l'autre, sans jamais s'attacher ?

Elle retourna à la maison et chargea une brouette entière de pots de peinture, de rouleaux et de pinceaux : que du matériel neuf qu'elle avait acheté la veille. Puis elle s'installa dans la plus grande pièce du troisième bâtiment : celui qu'elle n'avait pas encore investi. Son esprit divagua, des images s'y formant : Romain aux cheveux gavés de soleil, Romain assis sur le perron avec un regard amusé, Romain et la fumée s'évadant de sa bouche, Romain dont le sourire trop rare la bouleversait...

Romain allongé sur le sol, son corps étendu et son expression au comble de la sensualité.

Elle attrapa un tournevis pour ouvrir les pots et se mit au travail.

En voyant Romain arriver après une semaine d'absence, elle sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Salut, l'accueillit-elle avec son plus grand sourire.

Il paraissait mal à l'aise. Elle fit mine de ne pas le remarquer.

— Comment va ta grand-mère ?

— Bien, répondit-il en mettant les mains dans ses poches d'un air gêné. Elle trouve dommage que tu ne viennes pas la voir plus souvent.

Charlie rit.

— Je passerai. Promis !

— Et toi ? enchaîna-t-il.

Elle haussa les épaules et gratta rêveusement la terre des jardinières où elle venait de planter des fleurs.

— Je me sens un peu seule... J'avoue.

C'était un euphémisme. Elle releva toutefois sur lui un regard pétillant.

— Mais maintenant, tu es revenu ! On se remet au travail ?

Romain hocha la tête, malgré sa réserve évidente. En repartant chercher de nouveaux plants à repiquer, elle l'entendit prendre une grande inspiration, puis balancer d'un coup :

— Charlie, je...

— C'est bon, Romain, l'interrompit-elle. Il n'y a rien qui ait besoin d'être dit. C'est moi, je... Je n'aurais pas dû agir ainsi.

Elle devait bien le reconnaître. Puis elle claqua des mains avec enjouement.

— On s'y remet ?

Le petit sourire, songeur mais tendre, que lui adressa Romain la toucha et elle essaya d'ignorer la manière dont sa poitrine se creusa en le voyant s'éloigner.

Les journées se succédèrent. Romain venait aux premières heures du jour et prenait son café avec elle, assis sur le perron ou sur la roche jouxtant la rivière. Ils travaillaient comme des forçats, puis il repartait le soir avant la nuit.

Charlie ne réessaya plus de le toucher, ou du moins pas de manière intime, même s'il y avait toujours quelque chose d'électrique entre eux : quelque chose qui rendait chaque frôlement de leurs corps dans les couloirs, chaque instant de trouble, haletant. Mais, si elle pouvait à chaque fois sentir le même désir en lui, la même tension, il n'y répondait jamais, lui opposant perpétuellement cette distance contre laquelle elle ne savait pas lutter. Alors, elle retournait au travail en tâchant d'oublier la sensation de vide qui lui dévorait de plus en plus le ventre, parce que sa main n'était pas sur sa peau, ses lèvres pas sur les siennes et qu'il l'aurait repoussée si elle avait posé la tête sur son épaule.

Elle se trouvait donc seule, en train de refaire elle-même sa coupe courte face à un miroir d'appoint sur la terrasse, quand elle vit le grand-père manouche remonter le chemin dans une voiture délabrée.

— Monsieur Zitter ! s'exclama-t-elle en abandonnant ses ciseaux pour courir vers lui.

Elle s'accouda à la fenêtre de sa voiture. Il portait une chemise qui avait dû voir la Seconde Guerre mondiale et les campagnes napoléoniennes tant elle était usée, et son mégot semblait collé à la glu au coin de ses lèvres. Il la salua du menton.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? s'enquit-elle.

Romain sortit de l'atelier pour le saluer à son tour. Elle tourna aussitôt la tête vers lui. Se sentir aimantée à sa présence lui était un sentiment inédit et, en conséquence, perturbant.

— J'ai repensé à vous, lui expliqua M. Zitter. Ce que vous disiez l'autre jour, comme quoi vous seriez venue au camp, déjà...

— Gamine, oui.

— J'ai retrouvé quelque chose.

En le voyant sortir un carton de son véhicule, elle recula et eut un tel vertige qu'elle dut s'agripper au bras de Romain, recherchant son soutien. Une fois devant elle, le vieil homme l'ouvrit pour lui montrer son contenu : un tas de vieilles photos, aux couleurs passées.

— Celles-ci, c'est celles qu'on avait au camp.

Sur l'une, on voyait une fillette, avec les cheveux en pétard et un air effronté. Mais, si elle se reconnut aisément, ce ne fut pas elle qui attira son regard, mais la main qui tenait la sienne : celle de son père.

— Et ça, c'était dans les affaires que vous nous avez amenées.

Il sortit un album, avec une couverture usée et gondolée par la pluie, sur laquelle on les voyait tous les trois : ses deux parents et elle. Charlie fut incapable de prononcer le moindre mot tant l'émotion la submergea. Romain tendit la main à M. Zitter et le remercia à sa place, mais Charlie ne les écouta pas. Son esprit était déjà ailleurs ; il était dans le carton serré contre son ventre. Etourdie, elle se détacha d'eux pour aller dans le jardin, au-delà de la troisième maison, là où l'herbe verte s'étendait tel un tapis vers le lit de la rivière et où seuls persistaient les chuchotements de l'eau. Alors, elle s'assit et commença à déballer le carton.

Lorsque Romain la rejoignit, sa tête était en vrac, ses yeux pleins de larmes, mais sa poitrine libérée de plusieurs kilos. En sentant sa main se poser sur son épaule, elle inclina le visage et s'y frotta doucement. Elle aurait voulu se tendre encore plus vers lui et poser ses lèvres brûlantes sur les siennes.

Il s'assit à ses côtés.

— Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

Elle acquiesça.

— Là, lui montra-t-elle en saisissant précautionneusement l'une des photos étalées dans l'herbe. Tu reconnais ?

Il appuya son menton sur son épaule et leurs cheveux se mêlèrent. Elle en eut un frisson.

— C'est moi ?

— Oui ! rit-elle. Tu as vu comme on est sales ! C'était la fête du village, non ?

Il prit la photo pour l'examiner.

— Ouais. Je reconnais la place de la vieille église.

— Celle-ci, aussi, lui montra-t-elle.

Elle lui sortit les photos où il était présent mais il ne s’y intéressa que peu. Au bout d’un moment, il en attrapa une sur laquelle on la voyait avec deux adultes.

— Ce sont tes parents, commenta-t-il.

— Oui. Il y a mon père...

Elle sentit son nez à nouveau la piquer tandis qu’elle le désignait.

— Ma mère, là. Et ici, ce sont les Berger. Je me suis souvenue du nom. Ils vivaient avec nous et avaient une fille de mon âge, Nathalie. On la voit sur une autre photo.

Elle fouilla pour la retrouver.

Romain regarda toutes celles qu’elle lui montra. Sur certaines, elle était avec les enfants de la communauté, sur d’autres avec ses parents, et ses tenues oscillaient entre le parfait modèle de la gosse de post-soixante-huitards et la caricature de gamine de village. Mais ce qui la touchait le plus, c’était de voir les yeux brillants de son père lorsqu’il la tenait dans ses bras, son sourire quand il lui faisait manger sa purée, tous ces gestes quotidiens qui témoignaient du fait que, malgré toutes ces années de séparation, il l’avait réellement aimée.

Elle finit par ranger les photos puis se laisser tomber sur le dos, les herbes lui chatouillant le cou. Romain passa un doigt dans ses cheveux, remuant ses mèches folles. Elle leva les yeux sur son visage. Sa poitrine se serrait tellement quand elle était auprès de lui, son corps s’émouvait si fortement... Elle aurait aimé qu’il comble au moins un peu du vide qu’elle éprouvait, cette sensation de manque permanent, ce besoin de faire chair avec lui et d’aller même au-delà de la chair. De se compléter. Troublée, elle lui demanda soudain :

— C’est de l’amour ?

Il accueillit la brusquerie de sa question sans sourciller. Il caressa juste sa chevelure plus tendrement encore.

— Ce que tu ressens ? compléta-t-il.

Elle hocha la tête.

Il ne lui apporta pas de réponse. Comment aurait-il pu ? Simplement, un petit sourire s’afficha au coin de ses lèvres et il fit descendre son doigt le long de son visage, de la ligne de son menton, de son cou, jusqu’à passer sur la naissance de son décolleté. Aussitôt, sa respiration s’accéléra et elle se retrouva pantelante. Il finit par ramener sa main et s’étendre à ses côtés.

— Qu’est-ce que tu vas en faire, alors, de cette propriété ?

Elle mit quelques secondes à lui répondre.

— Un gîte d’étape.

— Vraiment ?

— Oui.

Elle laissa son regard dériver vers la rivière, avec le soleil et les falaises qui tombaient droit dedans. Elle aurait voulu qu’ils puissent rester ici ensemble, tous deux, tout le temps.

— C’est trop beau pour être gardé pour moi seule...

Elle se redressa sur ses coudes.

— Regarde comme c’est beau, Romain. Regarde... partout. On ne voit pas un poteau électrique, pas un muret. Si on suit le cours de l’eau, on peut marcher des heures en oubliant même qu’il existe une civilisation. Là-bas, en escaladant la falaise, il y a une grotte avec des chauves-souris, et il ne se passe pas une journée sans qu’on aperçoive un canard, un lapin ou un renard se balader. Pourquoi est-ce que je garderais ça juste pour moi ? On pourrait cultiver des légumes et...

Elle s’arrêta, gênée d’avoir utilisé avec lui ce « on » qui occupait de plus en plus ses pensées.

Brusquement, elle pivota et l'encadra de ses bras, se retrouvant au-dessus de lui.

— J'ai encore de l'argent sur mon compte, ajouta-t-elle. Tout est possible...

Les yeux de Romain brillaient mais il ne disait rien. Il leva juste la main et caressa ses cheveux, sa nuque... Et, quand il la posa sur ses reins, ce fut comme s'il la brûlait. Et puis, d'un coup, il la retourna et la plaqua sous lui avec une envie si perceptible, et avec une telle force, qu'elle se liquéfia sous son corps, pantelante. Mais il était déjà en train de s'éloigner d'elle.

— Je..., commença-t-il avant de déglutir douloureusement.

Elle tâcha de ravalier sa déception tandis qu'il se décollait de sa peau, et le vit se lever, impuissante.

— Je vais retourner à Marseille, lança-t-il enfin.

La claque que ces mots lui infligèrent l'étourdit un instant.

— Quoi ?

— Je ne trouverai jamais de travail en tant qu'ébéniste, et j'en ai assez de profiter de ceux qui veulent bien m'entretenir. Je veux... rebondir.

Il se tenait haut, au-dessus d'elle, et son regard s'était perdu en direction de l'eau. Charlie lutta contre le gouffre grandissant dans sa poitrine et détourna son visage.

— Je comprends, dit-elle.

Puis elle se leva rapidement, ramassa son carton et repartit en tâchant de tituber le moins possible vers la maison.

Trois murs sur quatre.

C'était ce qu'occupait la bibliothèque que Romain était en train de monter quand elle le surprit, le lendemain, à travailler dans le troisième bâtiment. Elle avait mis des heures à s'endormir et la fatigue jouait sur ses nerfs. Elle resta stupéfaite devant la beauté du travail qu'il avait effectué. Le meuble montait jusqu'au plafond et incluait de longues lettres d'un bois plus sombre dans lesquelles des livres pouvaient être rangés. En les examinant, elle remarqua qu'elles formaient le mot « Vivant ».

Romain lui jeta un coup d'œil en remarquant sa présence. Il retourna néanmoins aussitôt à sa tâche.

— Pourquoi ce mot ? l'interrogea-t-elle.

Il ne la regarda pas.

— Parce que j'ai pensé à toi en fabriquant ce meuble.

Elle ne sut comment prendre cette confiance : si elle devait s'en sentir touchée ou céder au désespoir face à ce qui avait trop l'allure d'un cadeau d'adieu.

Perdue, elle appuya sa joue sur l'encadrement de la porte où elle se trouvait. Elle aurait voulu que ce soit la peau de Romain qui frotte contre la sienne.

— Parle-moi d'elle, réclama-t-elle soudainement.

Romain tourna un regard interrogatif vers elle.

— Qui ?

— D'Olivia. Raconte-moi des trucs sur elle, dis-moi pourquoi elle compte autant.

Dis-moi pourquoi tu refuses tellement de vivre une autre histoire ?

Malgré le malaise qui transparaissait dans son attitude, Romain haussa les épaules et continua à travailler. Charlie crut vraiment qu'il ne lui répondrait pas. Lorsqu'il éleva enfin la voix, il lui tournait le dos.

— J'ai cru qu'elle serait la femme de ma vie. Je me suis trompé. C'est tout ce qu'il y a à dire.

— Et si elle revenait, tu retournerais avec elle ?

— Je t'ai dit que je n'étais plus amoureux.

— Et moi que tu mentais.

— Tu te trompes.

Le ton de Romain avait été plus dur sur ces dernières paroles. Elle essaya de considérer le fait qu'il puisse être sincère : de comprendre ce que l'échec avait pu engendrer en lui... ou, peut-être, les deux ans passés durant lesquels il s'était persuadé que plus jamais il ne connaîtrait d'autre relation. Elle ne sut que dire. En avisant les cartons qu'elle avait entassés au milieu de la pièce, elle se dirigea vers eux, morose. Elle avait demandé à sa mère et ses amis de lui envoyer des livres et elle s'occupait les mains en les installant sur les rayons. Comme elle sortait *1984*, le célèbre chef-d'œuvre de George Orwell, Romain commenta :

— *Big Brother is watching you.*

Elle lui sourit.

Elle aperçut le pot de peinture noir et le pinceau qu'elle avait laissés sur le rebord de la fenêtre et les attrapa sur un coup de tête, pour dessiner au mur l'œil globuleux et inquiétant de la couverture de *1984*. Romain s'arrêta pour la fixer. Alors, comme ça, elle se dessina des moustaches à la Dali, parce qu'elle avait envie d'être folle, et elle lui sauta au cou, se colla contre son torse et se gava de sa chaleur. Elle approcha sa bouche de son oreille.

— Sois fou avec moi, lui susurra-t-elle.

Ce fut comme un basculement. La tension monta, fulgurante, et le temps lui-même se suspendit, comme si soudain tout était permis. D'un coup, Romain la saisit sous les fesses et la plaqua avec tant de vigueur contre la bibliothèque que les premiers livres qu'elle y avait posés en chutèrent. Son cœur battit à tout rompre, son corps s'embrasa, et elle eut à peine le temps de songer à ce qu'il se passait que les lèvres de Romain furent sur les siennes et que le monde extérieur se disloqua dans ce contact. Leurs bouches se capturèrent, chaudes et passionnées, et ce n'était soudain plus elle qui demandait, mais Romain qui prenait, Romain qui donnait, Romain qui saisissait. Lorsqu'il poussa soudainement des hanches, collant leurs bassins et renvoyant des éclairs d'envie dans tout son corps, elle trembla et s'accrocha à ses épaules, et trembla plus encore quand il recommença. Romain avait le souffle court et les gestes empressés, et le besoin suintait de chacun de ses actes. Et puis... brusquement, il s'arrêta, et cogna si vivement son front contre le bois de la bibliothèque qu'elle en frémit. La gorge bloquée, elle leva les yeux au plafond comme si elle pouvait y trouver de l'aide et fut incapable de dire le moindre mot tandis qu'il la lâchait et reculait... puis s'enfuyait de nouveau.

Il ne revint pas de la journée.

Elle rentrait de la rivière où elle avait essayé de noyer ses idées noires quand elle remarqua le camion de Romain garé au milieu de la cour. Elle finit prestement de boutonner son short, passa juste son débardeur sur sa poitrine et courut, ses sandales à la main. Lorsqu'elle le rejoignit, il était torse nu, un bermuda attaché bas sur ses hanches, en train de finir de débarrasser son atelier. Immédiatement, le creux dans la poitrine s'approfondit. Il lui adressa un regard embarrassé en l'apercevant.

— Je ne voulais pas te déranger.

Elle tourna la tête de droite à gauche. Le souvenir de leur baiser de la veille la bouleversait toujours.

— Tu sais bien que ça ne peut pas arriver.

Seul un sourire triste lui répondit.

— Viens voir.

Il l'attrapa par le bras pour l'entraîner à l'arrière de l'atelier.

— Je t'ai installé ça, dit-il.

Elle fut tellement soufflée en découvrant ce qu'il voulait lui montrer qu'elle en eut un mouvement de recul. Non seulement Romain lui avait aménagé un espace de travail pour sa peinture, mais il avait disposé au milieu une immense table, sobre mais belle, de manière à accueillir son matériel de peinture. Elle leva les yeux sur lui, perdue, mais il se détournait déjà pour finir de ramasser ses affaires. Ses pieds s'engluèrent sur place.

— Alors, vraiment, tu le fais ? Tu t'en vas ?

— Oui... La maison est finie, non ?

— Non !

Tout en elle se révoltait contre cette idée.

— Rien n'est fini. Il y a encore des étagères à changer et puis un coup de blanc à remettre dans l'escalier, et...

— Oui mais, pour tout ça, tu n'as pas besoin de moi, la coupa-t-il avec un sourire doux.

Il passa une main hésitante dans sa chevelure et dévia le regard.

— Je..., poursuivit-il. J'aurais dû te le dire, hier. Je n'ai pas osé, mais j'ai trouvé un boulot sur Marseille. Je commence la semaine prochaine.

Il n'aurait rien pu lui annoncer de plus douloureux.

Impuissante, elle le regarda ramener la dernière caisse de matériel qu'il n'avait pas encore chargée dans son camion et dut s'appuyer au chambranle de la porte d'entrée, titubante.

— Charlie...

Il se posta devant elle. Elle ne dit rien. Puis il leva la main et caressa sa joue avant de glisser le pouce sur ses lèvres, dans un geste dont la tendresse l'acheva.

Elle resta, immobile, à écouter le ronflement du camion s'évanouir lentement au loin.

Lorsqu'elle retourna dans la maison, elle ne tenait plus debout. Les images de Romain sur le mur lui firent aussitôt un choc. Etourdie, elle avança et tourna dans la pièce pour les regarder toutes, et tourna encore, et eut envie de hurler... Elle donna un coup de pied dans un pot mal fermé au milieu du salon, tapa dans un autre, observant sa peinture bleue se déverser sur le parquet, puis du rouge, puis des pointillés d'orange et de jaune, et elle finit à genoux, le souffle court et les mains dans une tache de peinture qui allait s'élargissant tandis qu'elle sentait tout son corps trembler...

Un bruit sur le seuil la fit redresser la tête et rouvrir ses yeux embués.

Romain se tenait dans l'encadrement de la porte, son corps se détachant en ombres chinoises sur la clarté extérieure.

En le voyant se rapprocher, elle essaya de se relever, honteuse d'avoir été de nouveau découverte ainsi en train de craquer mais, d'un coup, les bras de Romain furent sur son corps et ses lèvres brûlantes sur les siennes, et puis... Et puis elle ne sut plus. Son corps se serrait contre le sien et ses mains s'étaient posées juste sous le rebord de son débardeur, sur sa peau, là où elle crevait de les sentir, les faisant enfin être chair contre chair et lèvres contre lèvres. Et, lorsque leurs bouches s'ouvrirent et leurs langues se rencontrèrent, ce fut comme si on lui donnait enfin tout ce qui lui avait manqué. Leurs salives se mêlèrent et leurs lèvres se capturèrent, cherchant chacune à posséder ainsi plus de l'autre, à encore plus se toucher. Les mains de Romain la serraient avec force et leurs peaux

l'une contre l'autre n'étaient pas assez. Leurs bouches n'étaient pas suffisantes, il fallait plus, plus de parties d'eux-mêmes à mettre en contact, plus de chair à embrasser, plus de muscles à palper. Dans un geste maladroit, ils s'échouèrent au sol, mais aucun d'eux ne rompit le contact qu'ils maintenaient si étroitement. Rien n'avait plus d'importance, sinon le corps de Romain contre le sien, son poids sur elle, sa bouche sur la sienne et la masse dure et chaude qui se pressait entre ses jambes.

— Charlie, murmura Romain.

Elle leva les yeux sur lui. Il avait l'air défait.

Brusquement, il plongea dans le creux de son cou, baisa la chair là, la faisant s'arquer contre lui. Les mèches de cheveux de Romain étaient poisseuses de peinture et elle-même en collait partout où elle le touchait : sur son dos, sur sa joue, sur les fesses qui se contractaient toujours plus fortement pour presser leur bassin l'un contre l'autre, comme s'ils faisaient déjà l'amour. Comme si Romain était en elle.

Il finit par relever le visage dans une brusque recherche d'air, et reprit de longues respirations avant de pouvoir parler.

— Charlie...

De nouveaux va-et-vient l'embrasèrent, lui donnant la sensation qu'il était déjà en train d'entrer en elle. Et il fallait que ce soit maintenant. Tout de suite.

— Putain, Charlie...

Il pressa de nouveau entre ses cuisses. Leurs bas-ventres pulsaient.

— Je veux, je... Merde, je n'ai pas de capotes avec moi, souffla-t-il enfin, avec un regard perdu.

— Je...

Elle mit quelques secondes à intégrer ce qu'il disait.

— Moi... Moi non plus, reprit-elle. Enfin...

Mais où ? Elle en avait ramené en arrivant de Paris, mais elle avait beau se creuser la tête, elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle avait pu les laisser. La propriété était énorme et avait été retournée dans tous les sens. Et si ça se trouvait, elle les avait jetées, et c'était hors de question que Romain se décolle la moindre seconde de sa peau !

Elle était folle... Folle. La bouche de Romain s'écrasa brutalement sur la sienne et elle put sentir le désespoir dans son baiser. Des coups de reins plus intenses s'ensuivirent, mouvements réflexes qui témoignaient de la force de l'envie qui était la sienne et qui enflammaient à chaque instant plus violemment son bas-ventre. Elle serra avec force ses épaules. Elle devait... Ils devaient... Des alarmes s'allumaient dans sa tête, des « Qu'est-ce que je fous ? » et « Ce n'est pas possible » et, par-dessus, le désir, irrésistible, et le refus de voir disparaître ce qui était peut-être la seule chance qu'ils avaient de vivre ça.

Lorsque les mains de Romain furent sous son débardeur, empaumant ses seins, elle s'arqua par réflexe. Quand sa bouche rencontra son mamelon, un geignement de plaisir sortit de sa gorge et elle trembla tandis qu'il le léchait et le pinçait. Elle voulait tellement plus de lui, tellement plus de son contact. Elle écrasa les mains sur ses fesses, les serrant contre elle. Romain se redressa alors pour presser si vivement ses hanches contre les siennes qu'elle en perdit le souffle, des décharges de plaisir se répandant dans tout son corps. Les doigts de Romain furent soudain entre eux et, en le sentant déboutonner précipitamment son bermuda, elle fit de même avec son short, et frémit quand il le lui saisit, sa culotte avec, pour les tirer vers le bas. L'instant suivant, il finissait de se dénuder lui-même, exposant à son regard l'intégralité de sa chair dont la vue lui apparut comme la plus magnifique qui soit.

Puis il descendit d'un coup sur son corps et, dans un mouvement inattendu, sa bouche se posa sur son sexe...

Elle rampa, miaula et se tortilla en le sentant la lécher. Son corps était si sensible et son désir si fort que des larmes de plaisir embuèrent aussitôt ses yeux, et elle enfouit les doigts dans sa chevelure, les épaules tendues et tous les muscles tremblants.

Quand il la relâcha, elle ne savait plus ce qu'elle voulait, elle ne savait plus où elle en était, sinon que son corps pulsait du besoin de délivrance et que Romain entre en elle... Peut-être juste pour une fois. Juste celle-ci. Elle accueillit la bouche qui se posa sur la sienne, et y gémit tandis que leurs sexes se frôlaient.

— Oh ! Charlie, dis...

Il l'embrassa vivement, tremblant contre ses lèvres, avant de finir sa phrase :

— Dis-moi où tu as des préservatifs.

Elle ne sut que répondre, affligée.

— Je ne sais pas, se lamenta-t-elle tandis qu'il baisait les pointes de ses seins, finissant de lui griller le cerveau.

La main de Romain passa alors sur sa taille, ses reins puis... d'un coup, il la retourna sur le ventre et elle frémit de stupeur, et se cambra quand il revint l'embrasser sur la partie la plus sensible de son anatomie. Le visage enfoui dans ses avant-bras, elle se mordit les lèvres et remonta sa croupe sous ses baisers, désespérée et languissante. Lorsqu'il attrapa ses fesses pour positionner son membre juste dans leur pli et donner de longs coups de reins, elle posa la tête au sol et gémit d'excitation. Les mains de Romain étaient brûlantes, à la fois tendres et empressées, et son souffle lourd derrière elle témoignait de l'ampleur de son désir.

— S'il te plaît, murmura-t-elle en tournant la tête pour chercher son regard.

Elle perdait l'esprit.

— S'il te plaît...

Il se serra contre elle en frémissant.

— Charlie...

Sa voix grondait, toute de besoin contenu.

— Ne me tente pas, souffla-t-il. Pas plus que je ne le suis déjà. Je...

Puis il attrapa ses hanches et se mit à frotter son sexe contre le sien si vivement qu'elle trembla d'envie qu'il la pénètre. Elle le voulait tellement !

Lorsqu'un doigt entra en elle, elle exhala de surprise, et haleta plus encore quand un deuxième le rejoignit. Elle se mordit le poing, ses yeux s'humidifiant de plaisir tandis qu'il les faisait aller en elle, la poussant à se tordre au sol et à presser son front contre le parquet. Elle était désormais complètement abandonnée, le corps hypersensible et la vision embuée.

— Charlie...

Il colla son dos contre le sien, embrassant l'espace entre ses omoplates tout en glissant la main sous son ventre. Lorsqu'il atteignit l'endroit qu'il avait déjà éveillé avec sa langue et se mit à la caresser, l'orgasme ne fut pas loin de la terrasser. Son souffle entra dans son oreille.

— Caresse-toi... Je ne peux pas le faire en même temps et je veux te voir jouir.

Ces mots auraient pu suffire à la faire basculer. Elle tourna la tête pour accueillir les lèvres brûlantes qui s'écrasèrent sur les siennes et eut le souffle coupé quand il recommença à aller et venir contre elle, tenant ses deux globes de chair pour les resserrer autant que possible sur sa verge. L'idée même de le sentir jouir ainsi lui retourna la tête et elle glissa la main entre ses cuisses, trouvant son grain de chair qu'elle pinça tandis que Romain se déhanchait plus vite. Le plaisir irradiait dans tout son

corps, porté à son paroxysme. Elle tenta de se maintenir sur un coude mais Romain allait maintenant vivement contre elle et elle dut rester la tête appuyée au sol. Les soupirs qu'il poussait, la manière dont il la maniait, dont il la caressait parfois tendrement, parfois brusquement... Tout l'enflammait. Elle se tordit sous lui, le plaisir montant alors que Romain faisait des va-et-vient de plus en plus secs et que ses souffles rauques gagnaient en intensité. Puis il se déhancha plus fort, et l'entendre se mettre à gémir la retourna tellement qu'elle se sentit proche d'être emportée par l'orgasme. De chaudes gouttes tombèrent sur son dos tandis que Romain sombrait dans la jouissance, et les gestes à la fois possessifs et tendres avec lesquels il prit son plaisir avec elle achevèrent de la projeter dans la jouissance. Son corps trembla et une boule de chaleur monta jusque dans sa tête... jusqu'à tout effacer autour d'elle, jusqu'à prendre toute la place.

Ils finirent allongés sur le sol, l'un à côté de l'autre, leurs poitrines se soulevant dans une précipitation partagée.

Par la porte ouverte, le souffle du vent se faisait entendre. Ça et le murmure assourdi de la rivière, plus loin. Elle l'écouta un moment. Le plafond tournait, tournait.

Elle finit par reprendre la parole.

— Reste.

C'était tout ce qu'elle pouvait dire.

Romain mit quelques secondes à lui répondre.

— Je ne peux pas passer ma vie chez ma grand-mère.

— Passe-la avec moi, alors.

Un rire tendre parvint à ses oreilles.

— Tu ne peux pas m'entretenir non plus...

— Ça n'arrivera pas.

Elle tourna le visage vers lui, puis roula pour grimper sur son corps. Grisée par sa chaleur, elle posa un doigt sur sa poitrine puis la tapota en plongeant dans son regard, comme si elle pouvait ainsi mieux faire entrer les mots dans sa tête.

— Tu bosseras au gîte. Tu feras des meubles, aussi. L'atelier est grand. On pourra y être à deux. J'exposerai mes peintures et tu vendras tes créations. On cultivera nos propres légumes. On élèvera des chèvres. Et...

Il rit en renversant la tête en arrière.

— Charlie... Charlie si pleine de rêves.

— Mais tu veux bien les partager, pourtant, non ?

Le regard qu'il lui adressa disait « Oui », et peut-être même plus. Elle eut envie de le graver à jamais dans sa mémoire.

— Reste, répéta-t-elle. On rêvera ensemble. On fera plein de projets qu'on foirera mais ce n'est pas grave parce qu'alors on en fera d'autres et, si ça ne marche pas, eh bien, on en fera encore ! Et on s'inventera plein de nouveaux rêves et ils seront beaux parce qu'on sera tous les deux.

Le poids qui oppressait sa poitrine était si fort qu'elle en avait presque du mal à respirer.

Romain caressa les mèches de son front, puis pencha la tête pour embrasser sa tempe, puis... s'arrêta juste devant ses lèvres, qu'elle posa sur les siennes dans un baiser brûlant.

— Dis...

Elle voulait lui demander de dire « Oui », mais elle craignait qu'il lui oppose son silence.

— Dis « Peut-être », réclama-t-elle.

Il lui sourit.

— « Peut-être », alors.

De joie, elle se redressa pour s'asseoir sur lui. En remarquant l'état du sol, elle eut un accès de rire. Le parquet était comique : plein de traînées de couleurs mélangées, de taches et de marques de mains, de genoux et de toutes les traces dues à leurs mouvements.

— Ce serait bien de le laisser comme ça.

Le rire de Romain sonna comme le plus merveilleux des sons à son oreille.

— On fera poser une vitre dessus, ajouta-t-elle, consciente d'utiliser le « on ».

— Pour ne pas oublier ?

— Pour ne jamais rien oublier de nous.

Lorsqu'elle reporta son attention sur le corps de Romain, elle sourit en détaillant toutes les traces de peinture qui le recouvraient.

— Je ne veux même pas savoir à quoi je ressemble, dit-elle.

Les yeux de Romain pétillèrent.

— Si je te dis « Une belle œuvre d'art », tu me crois ?

— Non.

Il en eut un sourire amusé. Puis il la fit se relever et la prit par la main :

— Viens.

Elle le suivit à l'extérieur. Ils descendirent le perron, marchèrent dans l'herbe, puis atteignirent le bord de la rivière.

— Prête ?

Ses lèvres s'étirèrent.

— Oui.

Et ils sautèrent ensemble, main dans la main, offrant à l'eau vive les dernières traces de leurs ébats.

Lorsqu'elle sentit ses bras s'enrouler autour d'elle, sa chair contre la sienne et la chaleur de son corps contrastant avec la fraîcheur de l'eau, son cœur se gonfla de nouveau. Que ce sentiment formidable ne reflue jamais, surtout.

Ils finirent de l'autre côté de la rivière, assis sur la pierre chaude. Sa tête reposait contre l'épaule de Romain, et leurs doigts s'étaient entremêlés.

— Dis « Oui », demanda-t-elle. Pas juste « Peut-être » : « Oui. »

Romain frotta doucement son front contre sa tempe.

Elle releva le visage vers lui.

— « Oui », lui dit-il.

Alors, elle le contempla comme elle l'avait fait la première fois, lorsqu'il l'avait aidée à dégager sa voiture et s'était débarrassé de la boue sous son regard. La fascination qu'elle éprouvait pour lui n'avait pas changé, mais un autre sentiment s'y était ajouté, un sentiment dont la profondeur la stupéfiait.

— Romain...

— Quoi ?

Elle prit une petite inspiration.

— Tu veux me faire un bébé ?

Il lui adressa le regard le plus tendre qui soit, brillant et, en même temps, rieur.

— Charlie, dis-moi... Tu es toujours aussi directe ou c'est un traitement de faveur ?

Et, comme elle lui répondait d'un sourire, il l'embrassa passionnément, puis la saisit par la taille et l'entraîna dans l'eau. Leurs éclats de rire résonnèrent jusqu'en haut de la falaise.

Note de l'auteur

Généralement, je n'intègre pas dans mes histoires des éléments personnels, même s'il y a toujours un peu de moi-même dans mes écrits. Pour ce texte, j'ai eu envie de reprendre une trame que j'avais dessinée auparavant et que, depuis, j'avais gardée en tête, avec l'envie de la poursuivre. C'était l'une de mes idées abandonnées pour le Salon du livre 2015 (si vous trouvez quelques points communs entre Charlie et Liz, ils viennent de là). A l'origine, j'avais donc pensé centrer l'intrigue autour d'une maison brésilienne mais, cette caractéristique géographique n'ayant plus lieu d'être, j'ai ensuite décidé de la localiser dans une autre région : une région que je connais très bien et dont j'aime tout particulièrement le côté naturel, la région où je vis.

Le lieu décrit dans cette histoire existe donc. Il est peu loin de chez moi et je vais parfois me baigner dans le coin. La maison de Charlie est vraiment tenue par une communauté qui y vend des produits biologiques, fait maison d'hôtes et organise des chantiers de jeunes. M. Zitter existe aussi, Mme Sabatier est issue de plusieurs grands-mères de ma connaissance (même si j'ai changé leurs noms, bien sûr), et Charlie et Romain appartiennent tous deux à deux types de personnes que l'on peut croiser par chez moi : une population rurale, représentée par Romain, et une génération post baba cool, représentée par Charlie. Toutes deux s'entendent ou s'affrontent, parfois, et j'ai eu envie de retranscrire tout cela : pas seulement les beaux paysages, mais aussi ces gens-là, qui aiment la nature et se construisent des rêves souvent plus jolis les uns que les autres... J'ai voulu raconter une histoire qui donne envie de plonger tout entier dans l'eau et de suivre son envie de l'instant !

Quant à Romain, son histoire est directement inspirée par celle de l'un de mes amis.

Cette nouvelle lui est donc dédiée, avec l'espoir qu'il puisse un jour tomber sur une petite Charlie qui le fera revenir sur ses résolutions de célibataire endurci !

Harlequin HQN[®] est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2016 Harlequin S.A.

Conception graphique : Alice Nussbaum

Fotolia / blackday

ISBN 9782280360418

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85 boulevard Vincent Auriol - 75646 Paris Cedex 13

Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Valéry K. BARAN

Pour te faire craquer

Les bonnes résolutions sont faites pour ne pas être tenues...

« Non » ? Comment ça « non » ?! Charlie n'arrive pas à y croire ; c'est bien la première fois qu'un homme refuse de coucher avec elle ! Pourquoi Romain a-t-il repoussé ses avances ? Pourtant, elle aurait bien aimé se rapprocher de lui et passer quelques heures dans ses bras musclés et réconfortants. Car, depuis qu'elle est revenue dans la maison dont elle a hérité, la nostalgie menace de l'engloutir. Mais hors de question de se laisser gagner par la morosité ! Avec les travaux de la maison de son enfance, elle sera sur place pour un bon bout de temps ; cela devrait lui laisser le temps d'atteindre son nouvel objectif : faire craquer Romain...

Avec deux parents enseignants en littérature, **Valéry K. Baran** a baigné depuis son enfance dans l'amour de l'écriture. Après plusieurs années animées par une grande soif d'aventures, elle a finalement renoué avec ce premier amour. L'érotisme sous toutes ses formes l'inspire, et elle écrit des histoires torrides qui laissent toujours la part belle à la romance.

